PHOTOS
Voyez les photos des 50 ans de l'École nationale de théâtre sur **cyberpresse.ca/ent**

SÉPARÉS À LA NAISSANCE
Voyez les ressemblances entre les vedettes sur **cyberpresse.ca/separes**

BLOGUE
Discutez des médias avec Nathalie Collard sur **cyberpresse.ca/collard**

ARTS ET SPECTACLES

MARTIN DESCHAMPS
LA PAIX DU ROCKER
PAGE 3



DANIEL LANOIS
LA VIE, LA MORT, LANOIS
PAGE 4



LES 50 ANS DE L'ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE

JOUER À L'ÉCOLE

Sur les planches comme dans les coulisses, au cinéma et au petit écran, devant ou derrière la caméra, les anciens élèves de l'École nationale de théâtre se trouvent partout. Plusieurs d'entre eux figurent parmi les comédiens, metteurs en scène et concepteurs les plus célébrés au Québec. Alors que l'institution née à l'aube de la Révolution tranquille souligne son demi-siècle d'existence, la chanteuse Louise Forestier et la jeune comédienne Marie-Évelyne Baribeau racontent l'école qu'elles ont connue. Le moment est aussi bien choisi pour discuter des perspectives d'avenir avec Danièle Lévesque et Louise Roussel, qui dirigent la formation des créateurs de l'ombre.

› UN DOSSIER D'ALEXANDRE VIGNEAULT À LIRE EN PAGES 10 À 12.

PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Marie-Évelyne Baribeau et Louise Forestier devant l'École nationale de théâtre.



ARTS ET SPECTACLES SOMMAIRE



MC GILLES — PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

8 | LE MC DU SOUS-SOL
L'animateur, DJ et journaliste MC Gilles lance un double coffret. Marie-Christine Blais lui a posé quatre questions plates !



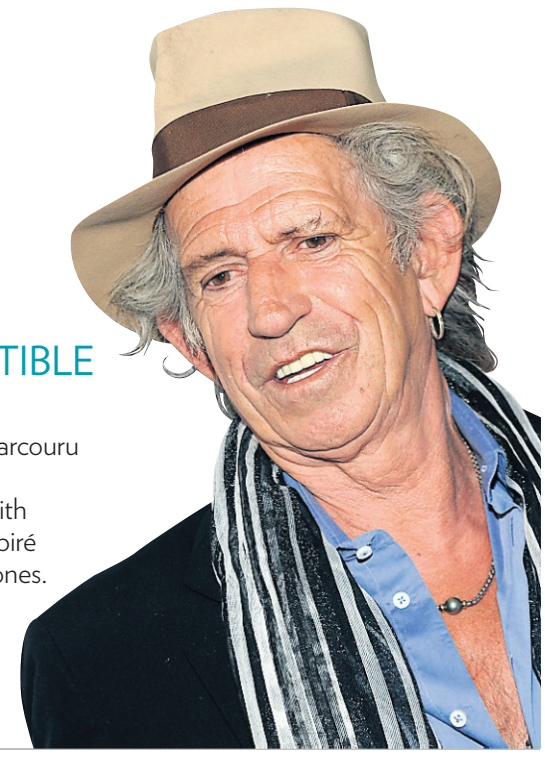
9
ZIG ZAZ !
Zaz, jeune chanteuse française à l'énergie peu commune et à la gouaille « piafienne », revient en spectacle au Québec.

PHOTO FOURNIE PAR MUSICOR

17 | DANS LA PEAU DE CÉSAR BORGIA
Le comédien québécois François Arnaud est bien entouré sur le plateau de la série américaine *The Borgias*, à Budapest.

18 | LE DIMANCHE CRÉPITE
Déclassé par Julie, Jimmy et Guy, le lundi se classe au deuxième rang des journées télé qui ont la plus grande affluence. La chronique d'Hugo Dumas.

5
L'INDESTRUCTIBLE KEITH
Nathalie Petrowski a parcouru les 643 pages de *Life*, l'autobiographie de Keith Richards, guitariste inspiré et pilier des Rolling Stones.



KEITH RICHARDS — PHOTO AP



DAVID HOMEL — PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

20 | DANGEREUSE TRANQUILLITÉ
Sept ans après *L'analyste*, puissant roman sur les séquelles de la guerre en ex-Yougoslavie, David Homel est de retour avec *Le droit chemin*.

6 | ELVIS À NASHVILLE
De Vancouver, Elvis Costello nous parle de *National Ransom*, son 37e album studio réalisé au Sound Emporium de Nashville.



PHOTO FOURNIE PAR CTV







PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE

Contrairement à l'image clichée du rocker excessif, trop gelé ou trop saoul pour s'occuper de ses finances, Martin Deschamps est un homme d'affaires avisé.

MARTIN DESCHAMPS

LA PAIX DU ROCKER

Avec *On veut la paix*, son septième CD, sa propre étiquette et un studio à son nom, Martin Deschamps célèbre en grand ses 20 ans de métier. Pour cet ex-étudiant en graphisme qui a abandonné sa *job steady* chez Bell, le rock' n roll était moins un choix de carrière qu'un appel du cœur qu'il n'a jamais regretté.



NATHALIE PETROWSKI

Martin Deschamps marche à l'aide des deux plus belles béquilles en ville. Fabriquées sur mesure par le fabricant de vélos Marinoni, chacune est incrustée d'un médaillon de la paix, symbole fétiche du rocker.

Il y a environ huit ans, plombé par ses vieilles et pesantes béquilles d'hôpital, Deschamps a imaginé un modèle idéal. L'image d'un vélo hyperléger lui est apparue, suivie d'une marque québécoise de renom: Marinoni. Il a aussitôt appelé le fabricant pour passer sa commande et, gracieuseté de ce dernier, s'est retrouvé avec les béquilles *peace and love* les plus légères et les plus rutilantes en ville.

Cette anecdote pour démontrer la débrouillardise et l'ingéniosité d'un rocker pas tout à fait comme les autres, qui, depuis sa naissance, se bat contre un état qui n'est pas évident, mais qui le fait avec le sourire et avec un supplément d'énergie positive étonnant.

J'aurais voulu allez chez Martin Deschamps à Rawdon, là où il vit, dans une maison en face de celle de ses parents et de biais avec le studio d'enregistrement qu'il s'est fait construire l'an passé. Mais, faute de temps, nous nous retrouvons dans le resto d'un hôtel du Vieux-Montréal. S'il n'en tenait qu'à lui, Martin Deschamps ne viendrait jamais à Montréal. Il a quitté la ville avec ses parents à l'âge de 9 ans pour s'établir à Rawdon et, depuis, Rawdon est son île, son refuge et le centre de sa vie musicale et domestique.

« Même au temps où j'étudiais en graphisme au cégep d'Ahuntsic et où je vivais en appartement à Montréal, je me dépêchais de monter à Rawdon toutes les fins de semaine. Mes amis, ma famille, tout le monde qui compte pour moi était là, raconte celui qui, pendant cinq longues années, a travaillé pour le service de graphisme de Bell Canada. « Bell Canada m'a appris la rigueur et la discipline et les fois où j'organisais des présentations visuelles pour le grand patron Jean Monty, j'avoue que j'étais vraiment fier, surtout que j'avais les cheveux jusqu'aux fesses et une grosse barbe. Mais le graphisme, c'était le plan B. Ce que je voulais faire, et pas seulement la fin de semaine, c'était de la musique. Quand mes parents ont compris que c'était vraiment important pour moi, ils m'ont encouragé à tenter ma chance. »

Vingt ans plus tard, autant dire que les parents de Martin Deschamps n'ont plus besoin d'être convaincus que leur fils unique a fait le bon choix. C'est devenu encore plus évident, dernièrement, quand le rocker a quitté la maison de production Zone 3 pour voler de ses propres ailes.

Poli et diplomate de nature, Deschamps se contente de dire que c'est une accumulation de petites déceptions qui l'ont poussé à quitter à l'amiable le gros bateau de Zone 3. Le départ a coïncidé avec la construction d'un studio flambant neuf en face de chez lui et dont il est propriétaire. Son père, Robert Deschamps, habile de ses mains, s'est occupé de la finition à l'intérieur ; sa mère, Denise Bissonnette, en est l'administratrice en chef. « Avant quand j'avais une idée de *riff*, j'appelais mon répondeur et je la jouais pour l'enregistrer. Là, j'ai juste à traverser la rue et j'enregistre le *riff* dans mon studio », dit-il, pas peu fier.

Un rocker avisé

Contrairement à l'image clichée du rocker excessif, trop gelé ou trop saoul pour s'occuper de ses finances, Martin Deschamps est un homme d'affaires avisé. Il tient cela de son père, qui a longtemps travaillé pour une entreprise de produits chimiques, mais aussi de sa mère, qui a fondé une entreprise de confection de tuques de sport, les Tuques DDC, qu'elle a vendue par la suite. Deschamps a compris jeune que, pour gagner sa vie en faisant du rock au Québec, mieux valait éviter le modèle coopératif du groupe, source de conflits et de luttes de pouvoir. C'est précisément là qu'il se distingue de son idole Gerry Boulet, pour lequel il a composé en partie la chanson *Dans ta voix* sur son dernier CD.

Chose étonnante, malgré le culte qu'il voue à Gerry Boulet, Martin Deschamps ne l'a jamais rencontré ni même vu en concert. Pourtant, Gerry était encore vivant quand Deschamps avait entre 15 et 20 ans et aurait pu facilement aller l'entendre quelque part. Pourquoi n'est-ce jamais arrivé?

« Peut-être parce que ça ne devait pas arriver, lance Martin Deschamps avec un regard équivoque, en ajoutant qu'il tenait à voir le dernier spectacle d'Offenbach au Forum en 1985, mais que ses parents le lui ont interdit. Il y a dans cette anecdote la capsule de ce qu'a dû être la jeunesse d'un ado handicapé de naissance qui insistait pour vivre comme les autres, dévalait les pentes de ski à fond de train, gagnait des médailles, avait des tonnes d'amis, faisait du rock à la ZZ Top dans le sous-sol, tout cela avec l'encouragement de ses parents.

Mais il y avait sans doute une limite à ce que ces derniers pouvaient cautionner sans mourir d'inquiétude. Un concert d'Offenbach au Forum était cette limite. Devant cet interdit, Martin Deschamps aurait pu se révolter. Il a préféré y voir un signe du ciel lui permettant de communier éternellement, et sans l'intrusion de la réalité, au mythe de Gerry. Pour arriver à cette conclusion, il faut beaucoup de force de caractère. D'où tire-t-il cette force et cette absence totale de défaitisme?

« Faut y croire, dit-il, faut avoir la paix intérieure. Ce que je dis aux jeunes à qui je vais parler dans les écoles, c'est de se regarder dans le miroir chaque matin et d'aimer ce qu'ils voient. Moi, quand je me regarde, je me fais rire et j'essaie de trouver de quoi de positif. Évidemment, la paix intérieure, ça se travaille. Disons qu'avoir une femme, une business, une petite fille et une certaine stabilité, ça m'a aidé. »

Pourtant, malgré tout l'amour qu'il porte à sa petite Lou, Martin Deschamps affirme qu'il ne veut pas d'autre enfant. Il n'approfondit pas trop le sujet, sinon pour dire que les premières années d'un bébé, dont il arrivait difficilement à changer les couches et qu'il avait sans doute peur d'échapper, l'ont un peu angoissé. Il ne veut pas revivre cette angoisse, même si, en voyant ce que le bébé est devenu, il comprend qu'il s'en est fait pour rien.

En attendant qu'il change ou non d'idée, son nouveau bébé est un CD de rock pur et classique, un retour aux sources qui est la somme de toutes ses influences et de la collection de 700 vinyles de rock qu'il possède.

« Une des missions que je me suis données depuis le début, c'est de défendre le rock au Québec et d'y perpétuer cette musique. Ça ne me dérange pas quand les critiques disent que mes influences paraissent trop. Tant que ce n'est pas de la copie, ça va. À mes yeux, ce disque-là, c'est un disque sur l'engagement. Je suis peut-être à contre-courant avec un thème comme celui-là, mais être à contre-courant, j'y suis habitué. »

« À mes yeux, ce disque-là, c'est un disque sur l'engagement. Je suis peut-être à contre-courant avec un thème comme celui-là, mais être à contre-courant, j'y suis habitué. »

Dans 10 ans, Martin Deschamps se voit faire exactement la même chose qu'il fait aujourd'hui et avec exactement la même ardeur. Ceux qui voudront l'en dissuader devront se lever de bonne heure.

Réseau Scènes près de chez vous

Salles de spectacle

ANDRÉ SAUVÉ



SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU
13 novembre
1 888 443.3949

L'ASSOMPTION
9 et 10 décembre
1 877 589.9198

SAINTE-THÉRÈSE
27 mars
450 434.4006

CATHY GAUTHIER



SAINTE-GENEVIÈVE
5 novembre
514 626.1616

CHÂTEAUGUAY
13 novembre
450 698.3100

SAINTE-THÉRÈSE
22 décembre
450 434.4006

SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU
28 janvier
1 888 443.3949

CUSSON-MERVIL-MONTCALM



SAINT-EUSTACHE
5 novembre
450 974.2787

BELOEIL
28 novembre
450 464.4772

LA ROBE DE GULNARA – Théâtre I.N.K. et al.



SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU
5 novembre
1 888 443.3949

BELOEIL
6 novembre
450 464.4772

L'ASSOMPTION
11 novembre
1 877 589.9198

SAINTE-THÉRÈSE
21 novembre
450 434.4006

Culture, Communications et Condition féminine Québec
Canadian Heritage Patrimoine canadien
LA PRESSE cyberpresse.ca
planète jazz 91,9 Mon univers musical

reseauscenes.com

ARTS ET SPECTACLES MUSIQUE

TRIO MUSIQUE

ÉMILIE CÔTÉ

UN AUTRE DUO POUR RIHANNA ET EMINEM

Après l'immense succès radiophonique de *Love The Way You Lie*, pas étonnant que Rihanna et Eminem préparent une suite à leur duo. Si Eminem s'y s'exprimait comme bourreau, Rihanna, elle, partagera son vécu de victime dans *Love The Way You Lie (Par II)* — elle a été agressée par son ex, Chris Brown, faut-il le rappeler. Le nouvel album de la chanteuse, *Loud*, sortira le 16 novembre. Deux extraits ont déjà été lancés: *Only Girl (In The World)* et *What's My Name*, en duo avec Drake. Dans son cinquième album solo, Rihanna renoue avec la pop, elle qui avait offert des chansons plus sombres dans *Rated R*, sorti il y a moins d'un an.



Eminem
PHOTO AP



Rihanna
PHOTO BERNARD BRAULT, LA PRESSE

FINAL FLASH EN AUSTRALIE

Final Flash termine ce soir une minitournée d'un mois en Australie, où son premier album *Homeless* a été lancé le 1er octobre (étiquette Code One Records). En plus de lancer un clip pour la chanson *Go Outside* — en ligne sur YouTube —, le groupe montréalais part en tournée au Québec et en Ontario, cet automne jusqu'à l'hiver, assurant les premières parties de Melissa Auf der Maur, Plants and Animals et Yann Perreau. Mais c'est en tête d'affiche que Final Flash sera en spectacle à Montréal, à la Casa del Popolo, le 12 décembre. Avis aux intéressés, Joey Chaperon, Alexandre Girard, Mathieu Bourret, Andre Bendahan et Maxime Hébert sont les artisans d'un rock très mélodique d'inspiration *seventies*. **www.myspace.com/finalflash.**

VOTEZ POUR VOTRE CHANSON DE L'ANNÉE

Vous avez jusqu'à samedi prochain pour voter pour la chanson populaire de l'année, en vue du gala de l'ADISQ, qui aura lieu le lendemain et sera animé par Louis-José Houde. Sur le site internet de Radio-Canada ou par SMS, pour les abonnés de Rogers, faites votre choix parmi *Reste* de Daniel Bélanger, *Le bonheur* de Dumas, *En attendant le soleil* de Vincent Vallières, *C'est moi* de Marie-Mai, *Besoin d'amour* de Kevin Parent, *Dans mon corps* des Trois Accords, *Cache-Cache* de Maxime Landry, *Donner pour donner* de Marie-Ève Janvier et Jean-François Breau, *Chanson pour les mois d'hiver* d'Isabelle Boulay et *Recommencer tout à zéro* de William Deslauriers.



Mari-Mai
PHOTO LE DROIT

DANIEL LANOIS

LA VIE, LA MORT, LANOIS

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE

Le 11 juin dernier, Daniel Lanois s'est réveillé à l'hôpital, sous perfusion, avec le côté droit du corps complètement démoli. Il avait 10 os de cassés, dont la hanche, et la moitié des côtes. Victime d'un grave accident de moto, le célèbre producteur d'origine québécoise a dû passer trois semaines aux soins intensifs et dormir en position assise pendant près de quatre mois. La douleur est encore présente, mais ça ne l'a pas empêché de produire le nouveau disque de Neil Young (*Le Noize*) ni de venir à Montréal pour faire la promotion du premier album de son nouveau groupe, Black Dub, un curieux mélange de soul, de dub et de rock expérimental. Discussion – en anglais – autour de la vie, du travail et du dub.



PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE

Pour la première fois, Daniel Lanois travaille sous la bannière d'un groupe, Black Dub.

Q On a très sérieusement failli vous perdre l'été dernier. Que s'est-il passé exactement?

R J'étais en moto pour aller voir un groupe jouer dans un *night club*. C'était le soir, je n'allais pas particulièrement vite. La voiture devant moi a décidé de tourner sans prévenir. Quand j'ai voulu l'éviter, j'ai frappé une boîte électrique sur le trottoir. Je l'ai frappée de plein fouet. Puis, j'ai perdu la carte. Quand j'ai repris mes sens, j'étais dans un stationnement et des gens tentaient de m'aider. Quelqu'un a appelé le 911, et ils m'ont emporté.

Q Vous avez tout de suite su que c'était grave?

R Oh *man*, ce n'était pas beau à voir. J'ai surtout eu peur pour mes poumons. Comme la cage thoracique était détruite, ils se sont partiellement effondrés. Il y a eu des hémorragies internes. Pendant des semaines, je n'ai pas pu m'allonger pour me reposer. Il fallait que je dorme assis. Des fois, j'ai carrément dormi dans la voiture. Heureusement que j'ai une Mercedes, les sièges sont confortables…

Q Et maintenant?

R J'ai encore des douleurs, mais le projet avec Neil Young a grandement contribué à ma guérison. Dès que je suis sorti de l'hôpital, j'ai plongé dans la production de son disque. Il m'a beaucoup encouragé à avancer. Cette collaboration m'a fait oublier mes problèmes. Elle a donné un sens à ma convalescence.

Q Vous remettez maintenant le projet de Black Dub sur les rails, après avoir repoussé la sortie du disque à l'automne. Quelle place occupe ce projet dans votre discographie?

R Une place unique, je suppose. C'est la première fois que je travaille sous la bannière d'un groupe (Brian Blade à la batterie, Daryl Johnson à la basse, Trixie Whitley au micro). Et c'est la première fois qu'une femme chante mes chansons. La présence vocale de Trixie (fille de feu Chris Whitley) en a fait un voyage différent. Et puis, c'est un album beaucoup moins folk, beaucoup plus axé sur le rythme, avec des lignes de basse mémorables et pas mal de spontanéité. Certaines chansons ont carrément été enregistrées *live*, ce que je n'avais jamais fait sauf avec Willie Nelson.

Q Jusqu'à quel point est-ce un disque de dub?

R Jusqu'au point où j'ai inventé une nouvelle technique de dub, ce qui m'excite beaucoup actuellement. Difficile à expliquer comme ça, mais disons qu'en gros, cela consiste à extraire des parties de chansons pour les pervertir, les triturer à part, avant de les réinjecter dans le morceau. Je peux, par exemple, baisser un segment vocal de deux octaves avant de le remixer avec la musique. Je ne sais jamais ce que ça va donner. Mais les résultats sont parfois surprenants. Pour moi, c'est une façon de repousser les normes.

Q Daniel Lanois le producteur s'entend-il bien avec Daniel Lanois le musicien?

R C'est terrible. Il y a beaucoup de déchirements. Beaucoup de cris! Dans le cas de Black Dub, c'était un peu moins tendu, parce que j'étais en retrait et que je ne chantais pas. C'était plus facile de rester objectif. Mais disons qu'il y avait quand même quelques disputes entre Lanois le folkeux qui raconte des histoires et le Lanois qui devient de plus en plus funk!

Q Ça fait deux ou trois fois que vous parlez de rythme. Pourtant, le disque de Neil Young, que vous venez de produire, ne possède ni basse ni batterie. Seulement de la guitare…

R (Rires)… Oui. C'est arrivé comme ça. Neil m'a appelé. On se connaissait un peu, sans plus. Il m'a dit qu'il avait besoin d'aide pour son nouveau disque. J'ai dit oui tout de suite. Je ne voulais pas laisser tomber un de nos trésors nationaux! On a commencé avec deux chansons acoustiques et puis, on a pris un virage électrique, sans même penser à ajouter une section rythmique. Là aussi, j'ai appliqué ma technique dub. J'ai travaillé sur chaque accord séparément. De vraies opérations chirurgicales (il mime quelqu'un qui coud). Ça ne paraît pas à la première écoute, mais c'est partout sur le disque. Plus j'en faisais, plus Neil en redemandait.

Q Vous préparez actuellement un autre projet dub avec le batteur Brian Blade. Entre temps, vous lancez bientôt le livre Soul Mining, A Musical Life. De quoi sera-t-il question?

R De ma carrière, bien sûr, mais surtout des espoirs, des rêves et de l'improbable ascension d'un jeune Canadien français.

Q Question cliché pour finir, mais est-ce que votre accident a changé votre rapport au monde, à la musique?

R C'est autant un cliché de dire qu'après avoir frôlé la mort, on aime encore plus la vie… Mais oui. Je veux vivre plus que jamais. Jouer chaque note comme si c'était la dernière. Travailler et m'entourer des gens que j'aime. Et produire plus que jamais. Certains décident de tout lâcher après avoir failli mourir. Mais moi, je pense sincèrement que le travail permet de régler beaucoup de choses…



ROCK
BLACK DUB
BLACK DUB
SONY MUSIC

L'indestructible Keith Richards



NATHALIE PETROWSKI
CHRONIQUE



PHOTO ARCHIVES ASSOCIATED PRESS

Mick Jagger et Keith Richards ont certes eu leurs différends, notamment entre 1982 et 1989, pendant que Jagger s'éclatait dans le jet-set et que Keith s'enfonçait dans l'héroïne, mais il n'y a jamais eu de haine viscérale.

Je suis comme Amanda Sthers, auteure de *Keith me,* ce délicieux roman en forme de fantasme. Comme elle, je suis une fan finie de Keith Richards. Je l'ai écrit dans ce journal. Je le répète avec la parution de *Life,* titre à la fois français et anglais de l'autobio de ce sacré numéro, guitariste inspiré et pilier des Rolling Stones. J'ai toujours aimé le musicien et compositeur, mais c'est le mythe qui m'éblouissait. Celui du prince des ténèbres, roi de la défonce, champion de l'excès qui, après avoir été accro à l'héroïne pendant des décennies, bu des océans de Jack Daniels, sniffé des autoroutes de cocaïne, fumé des tonnes de mari et de tabac, est encore debout et vaillant malgré deux poumons perforés et une commotion cérébrale. Ce pirate de la nuit, indestructible et résilient, me fascinait plus que tout. Son autobiographie révèle un tout autre homme. Moins mythique, plus musicien et parfaitement adorable.

Le bouquin, écrit en collaboration avec le journaliste James Fox, fait 643 pages. C'est un exploit en soi compte tenu du fait que Keith a passé plus de la moitié de sa vie complètement gelé. En principe, il ne devrait pas se rappeler de grand-chose. Pourtant, il se souvient de presque tout. Et dans le détail!

Les premiers échos du livre dans les médias étaient sulfureux. Ils étaient aussi faux et inutilement sensationnalistes.

La petite taille du pénis de Jagger évoquée par le guitariste est en réalité une boutade, citée hors contexte et montée en épingle pour vendre de la copie.

La haine viscérale que Keith porte soi-disant à Mick Jagger n'a jamais existé. Oui, bien sûr, les Glimmer Twins, comme ils se nomment avec ironie, ont eu leurs différends. Entre 1982 et 1989, pendant que Jagger s'éclatait dans le jet-set et que Keith s'enfonçait dans l'héroïne, ils ne se parlaient pas et se détestaient cordialement. C'était normal et prévisible. On ne fréquente pas quelqu'un pendant 50 ans sans avoir parfois envie de le tuer. Mais 50 ans plus tard, Richards affirme qu'il a le plus profond respect et une immense affection pour son compagnon d'armes. Même si ce dernier continue de le faire *chier,* il jure que le premier qui touche à un poil de Jagger, il lui arrache la tête. Puis, magnanime, il ajoute: « Je sais que Mick ferait la même chose pour moi. »

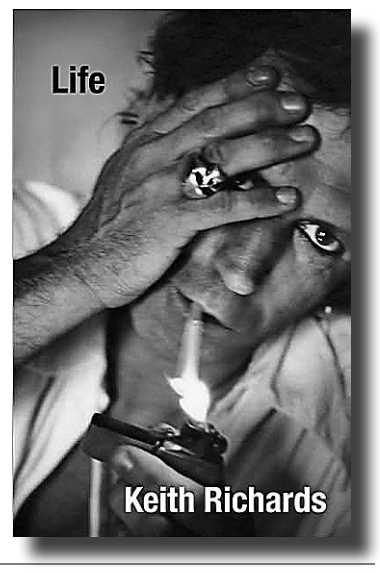
Il ne se donne jamais le beau rôle. Il rétablit les faits. Pas pour l'argent ni pour la gloire. Pour lui-même.

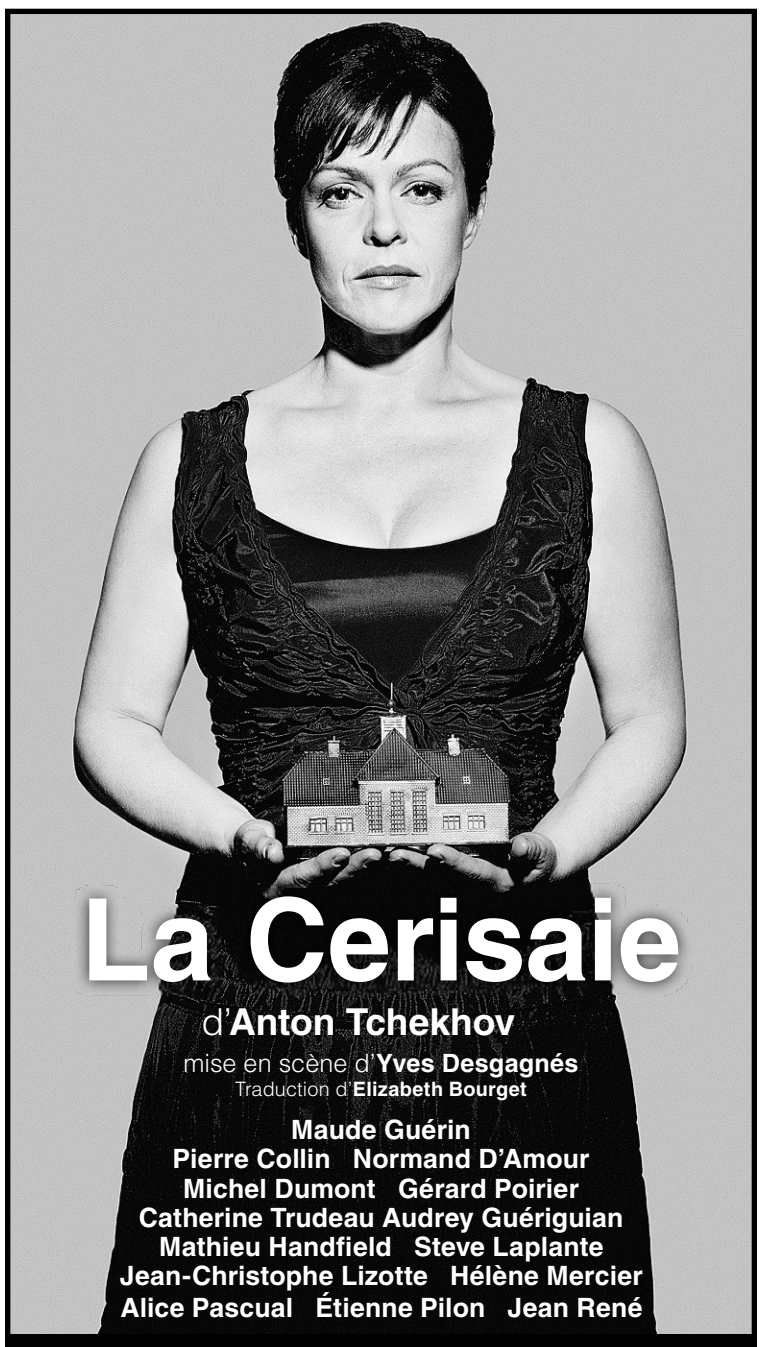
Conscient qu'il est bien malgré lui un grand producteur de légendes urbaines, Keith revient sur les plus folles qui ont couru à son sujet pour mieux les démythifier. L'histoire selon laquelle il aurait changé de sang dans une clinique en Suisse était une blague lancée aux journalistes qui le pressaient de questions avant son départ pour une désintox. Quant à l'épisode où il aurait sniffé les cendres de son défunt père, c'est en partie vrai. Pendant six ans, Richards a gardé les cendres de son père dans une petite boîte avant de se décider à les répandre autour du chêne dans son jardin. « Quand j'ai ouvert le couvercle, écrit-il, une fine couche de cendres est tombée sur la table. Je ne pouvais pas enlever mon père d'un revers du coude, tout de même, donc j'ai passé mon doigt dessus, je l'ai porté à mes narines et je l'ai aspiré. Poussière retournant à la poussière, père retournant à son fils... »

Ce geste touchant n'a rien de scabreux. Il donne la mesure d'un homme honnête et authentique enfermé dans la cage étouffante d'un succès dont il aurait pu se passer si ce n'était de la musique. Car avant toute chose, le prince des ténèbres est un musicien pur et dur, nourri au petit lait du blues du Mississippi et qui, toute sa vie, est demeuré fidèle à un certain idéal musical qui a très certainement assuré la pérennité des Stones.

Keith Richards n'est pas un ange. Il aimait les armes à feu. Il en a joué sans discernement. Il a piqué des crises, fait peur à des gens. Il a perdu des amours, des amis chers et un fils. Il ne se donne jamais le beau rôle. Il rétablit les faits. Pas pour l'argent ni pour la gloire. Pour lui-même. De sa part, on n'en attendait pas moins. Un livre pour tous ceux qui aiment... la vie.

Pour joindre notre chroniqueuse: **npetrows@lapresse.ca**







ELVIS COSTELLO

Elvis à Nashville

National Ransom, 33e album studio d'Elvis Costello qui a officiellement été lancé mardi, a été réalisé par T-Bone Burnett au Sound Emporium de Nashville. « Un superbe studio où vous pouvez entendre tout ce que vous voulez », dixit le principal intéressé joint à son domicile de Vancouver il y a quelques jours.



PHOTO FOURNIE PAR CTV

Elvis Costello s'entoure des meilleurs musiciens, quelle que soit leur allégeance stylistique.

ALAIN BRUNET

« Nashville, soulève Elvis Costello, a beau être la capitale de la musique country, c'est bien plus, en réalité. Notamment pour la qualité exceptionnelle de certains studios qui accueillent tous les genres musicaux. Si vous étudiez un tant soit peu l'histoire du rock, vous constaterez que plusieurs albums marquants ont été enregistrés à Nashville. *Blonde on Blonde,* pour ne citer que cet exemple. Il y a toujours une bonne raison pour y retourner. »

Le Britannique n'en est pas à sa première visite au cœur du Tennessee, il va sans dire. Depuis les années 80 en fait. Le précédent album, *Secret, Profane & Sugarcane*, y a été concocté avec le même T-Bone Burnett, qui signe la réalisation de *National Ransom* et que Costello fréquente depuis les années 80.

« T-Bone a toujours été un grand réalisateur en plus d'être un excellent auteur-compositeur. Il a toujours eu pour priorité de servir la chanson plutôt que de se laisser distraire par un son qui pourrait en faire perdre l'attention. Et puisqu'il est lui-même un auteur de talent, un excellent guitariste, en fait un artiste hors pair, il sait encadrer les musiciens et leur montrer la voie à suivre pour mener à bien la confection d'une chanson. Invariablement, il le fait avec autorité, confiance et humour. Il impose le respect, il a le pouvoir de générer le "vaudou" essentiel aux enregistrements qui durent. Très peu de réalisateurs peuvent y arriver. »

Il a beau enregistrer à Nashville avec des musiciens américains en grande majorité, Elvis Costello refuse d'emblée d'être associé de près ou de loin à quelque mouvance americana.

« Bien sûr, je ne vis plus en Angleterre depuis plus de 20 ans. J'ai résidé en Irlande un petit moment, je vis aujourd'hui entre Vancouver et New York. Cela dit, la diversité des chansons de cet album témoigne d'une vision beaucoup plus vaste. Je ne suis pas le seul, d'ailleurs. Robert Plant ne provient pas de cette tradition et fait appel aux meilleurs musiciens disponibles, quelles que soient leurs origines et leurs allégeances stylistiques.

« T-Bone Burnett impose le respect, il a le pouvoir de générer le "vaudou" essentiel aux enregistrements qui durent. Très peu de réalisateurs peuvent y arriver. »

« Je suis un auteur-compositeur, je ne défends pas un patrimoine Je n'ai ni limites de temps ni d'espace. Mes histoires peuvent se dérouler dans des époques antérieures. Un style musical peut servir mes besoins en ce sens, et je mise aussi sur les compétences sur lesquelles je peux compter. Si je travaille avec un musicien bluegrass, je ne fais pas de bluegrass pour autant, mais je peux compter sur ses habiletés stylistiques. »

Des musiciens dévoués

Les 16 chansons de *National Ransom* ont été enregistrées et réalisées très rapidement, estime le principal intéressé, non sans fierté. Neuf jours à Nashville, quelques jours supplémentaires à Los Angeles.

« Je dois attribuer ce succès au dévouement de chaque musicien recruté pour le projet. Les musiciens de Nashville (Jerry Douglas, Stuart Duncan, Jeff Taylor, etc.), de vieux collaborateurs comme Steve Nieve, Pete Thomas ou encore des invités spéciaux, tel Marc Ribot. Je savais que cette combinaison était gagnante. Ainsi, j'étais au centre de la pièce avec ces musiciens autour. Rien de neuf comme concept ; dans les années 50 et 60, plusieurs sessions étaient ainsi conçues. Il faut dire que la responsabilité accordée aux musiciens est très grande dans ce contexte. Je dois conclure à une très belle complémentarité entre les musiciens. »

À l'instar de ses rimes antérieures, celles de *National Ransom* ont été soignées à souhait. Des exemples ?

« La chanson titre aborde une catastrophe comme on en lit dans les faits divers. *Jimmy Standing in the Rain* se déroule dans les années 30, un cowboy chanteur d'origine anglaise y roule sa bosse dans l'indifférence générale, une tragicomédie. Bien qu'il n'y ait pas de sous-texte et de lien conceptuel à ces chansons, plusieurs d'entre elles sont imprégnées du caractère incertain de l'avenir. Et je ne parle pas nécessairement de l'avenir en relation avec la période actuelle. Cela peut être l'avenir vu des années 20 ou 30… »

Avec une discographie aussi considérable, l'œuvre de Declan MacManus, alias Elvis Costello, n'annonce pas ici de tournant. Comme celle de Neil Young ou Bob Dylan, on en voit l'évolution à travers une prolificité nettement supérieure à la moyenne des créateurs.

« Chose certaine, c'est pour moi une responsabilité que de découvrir quelque chose de neuf dans chaque nouvel album. J'ose croire que mes albums sont variés, qu'ils passent du swing au rock à la contemplation orchestrale. En tout cas, je vous assure qu'ils ont été faits avec conviction. »



ROCK
ELVIS COSTELLO
NATIONAL RANSOM
HEAR MUSIC
EN MAGASIN MARDI

CYBERPRESSE.CA
ELVIS COSTELLO
Lire la version intégrale de cette interview sur **cyberpresse.ca/costello**

EXPERIENCE HENDRIX

L'expérience se poursuit

Pour les amateurs de guitare électrique, c'est ni plus ni moins que le spectacle de l'année. Imaginez. Steve Vai, Jonny Lang, Kenny Wayne Sheperd, Ernie Isley, le groupe Living Colour et deux gars de Los Lobos réunis sur une même scène pour jouer la musique de Jimi Hendrix. Comme concert hommage, on a déjà vu plus *cheap*.



PHOTO FOURNIE PAR RUBIN FOGEL PRODUCTIONS

Billy Cox n'a jamais cessé de promouvoir la musique et la philosophie de Jimi Hendrix.

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE

De quoi parle-t-on ? Mais du spectacle *Experience Hendrix*, qui s'arrête à Montréal ce soir à la Place des Arts. Cette grande visite, qui surgit alors qu'on souligne les 40 ans de la mort du guitariste, a tous les airs d'un événement. Non seulement y trouvera-t-on plusieurs pointures du rock, du blues et du soul, mais ce sera le dernier comparse vivant de Hendrix, Billy Cox lui-même, qui tiendra la basse sur scène. Sans doute faut-il y voir un gage de crédibilité.

En entrevue, Cox lui-même se fait très convaincant à propos de cette tournée. « Il n'y aura pas de lipsynch, tout sera joué *live*, lance le musicien, qui nous appelle de chez lui, à Nashville au Tennessee. Ce sera le pur esprit de Jimi Hendrix. »

Billy Cox, 69 ans, a connu Hendrix au début des années 60, quand ils étaient tous les deux dans l'armée. Il l'a retrouvé sur scène en 1969 avec le groupe Band of Gypsys, la plus soul-groove des incarnations hendrixiennes. En plus de se produire à Woodstock et au festival de l'Isle of Wight, ce *power trio* entièrement noir (aussi Buddy Miles à la batterie) a gravé l'excellent album portant son nom (*Band of Gypsys*) et les chansons parues plus tard sur *First Rays of the Rising Sun*, album qui était en chantier quand Hendrix est mort. Travailler avec Jimi ? Une partie de plaisir, prêche-t-il aujourd'hui. « Jimi n'avait rien d'un dictateur. Il savait clairement ce qu'il voulait. Mais il nous laissait libres de nous exprimer. Il n'était pas fermé à nos contributions. »

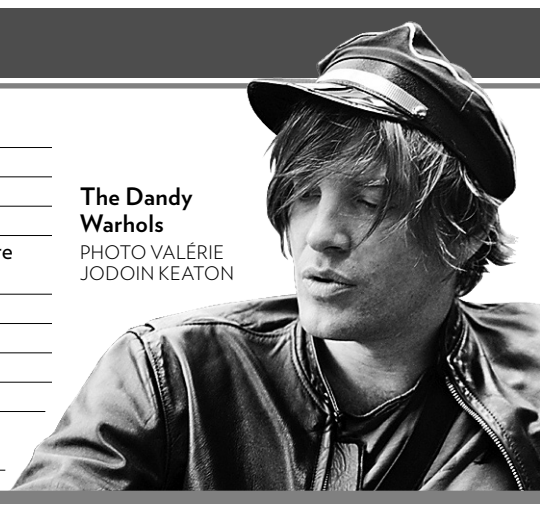
Après la mort de Hendrix en septembre 1970, Cox s'est recyclé en mercenaire du rock. Mais il n'a jamais cessé de promouvoir la musique et la philosophie du flamboyant guitariste, formant même son propre groupe hommage, le Gypsy Sun Experience, avec Mitch Mitchell, ancien batteur du Jimi Hendrix Experience. Les deux lascars ont fait un bout de chemin ensemble, jusqu'au décès de Mitchell en 2008. Une perte immense pour Cox, qui dit n'avoir « jamais vraiment réussi à remplir le vide ».

S'autoproclamant désormais « the last Gypsy standing » (le dernier Gypsy debout), Billy Cox a rejoint le spectacle Experience Hendrix en 1993, à la demande de Janie, sœur de Jimi. Il a, depuis, clairement remarqué un regain d'intérêt pour la musique du « maître ». « Avant, on faisait trois ou quatre spectacles par année, dit-il. Maintenant, c'est presque 30 dates. Je ne suis pas surpris. Une nouvelle génération est en train de redécouvrir son œuvre. Cela prouve que sa musique ne mourra jamais. Comme Mozart et Handel, on parlera encore de lui dans 400 ans ! »

EXPERIENCE HENDRIX, ce soir, 20h, à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA. Infos : www.experiencehendrixtour.com

SUR LES PLANCHES

BOB WALSH, ce soir à L'Astral.
MARIE-MAI, ce soir à la salle André-Mathieu.
EXPERIENCE HENDRIX TOUR, ce soir à la salle Wilfrid-Pelletier.
MATT & KIM, ce soir au National.
FOLKTRONICA, ce soir au Monument-National.
MAXIME LANDRY, demain à la salle André-Mathieu.
SOHBAT, demain au Studio-théâtre de la Place des Arts.
WINTERSLEEP + BESNARD LAKES, ce soir au Cabaret du Mile End.
MATT COSTA, lundi au National.
BLACK MOUNTAIN + BLACK ANGELS, lundi à La Tulipe.
BAMBARA TRANS, mardi à la Cinquième Salle de la Place des Arts.
THE DANDY WARHOLS, mardi au National.
BERNADETTE, mardi au Cabaret Lion d'Or.
DEVIN TOWNSEND, mardi au Café Campus.
GOYA D'ARABIE, mercredi à la Cinquième Salle de la Place des Arts.
CATHERINE SÉNART, mercredi au Théâtre Outremont.
ANNIE POULAIN ET STÉPHANE CÔTÉ, jeudi au Studio-théâtre de la Place des Arts.
ZAZ, jeudi à la salle André-Mathieu.
CHRISTINE ATALLAH, jeudi au Club Balattou.
AFRO CUBISM, vendredi au Métropolis.
STEVE HILL, vendredi à L'Astral.
GEORGES LANGFORD, vendredi et samedi au Studio-théâtre de la Place des Arts.



The Dandy Warhols
PHOTO VALÉRIE JODOIN KEATON

présente

Une production de tandem.mu en collaboration avec rythme Montréal 105.7

LES FILLES DE CALEB


Ovila


Émilie


Napoléon


Célina


Caleb


Blanche


Berthe


Douville

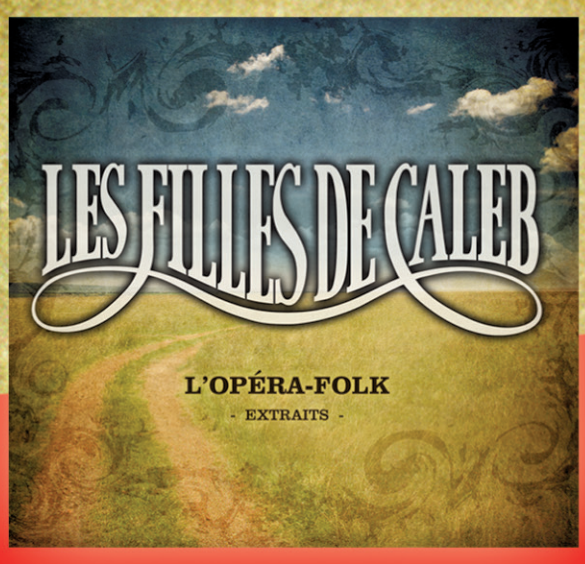

Élise

L'OPÉRA-FOLK

L'histoire la plus populaire au Québec enfin sur disque et en spectacle!

Inspiré de l'oeuvre de Arlette Cousture et du livret de Micheline Lanctôt

Paroles et musique : Michel Rivard



Album en vente dès maintenant

DÉJÀ 10 000 BILLETS VENDUS!

À Montréal au Théâtre St-Denis

dès le 13 avril 2011 (514) 790-1111 www.ticketpro.ca

Aussi dans les villes suivantes: **Québec, Sherbrooke, Ottawa et Saguenay**

www.lesfillesdecaleb.com **www.tandem.mu**

tandem.mu DISTRIBUTION SELECT Une compagnie de Quebecor Media SODEC Québec Canadian Heritage Patrimoine canadien

ARTS ET SPECTACLES **MUSIQUE**

MC GILLES

Le MC du sous-sol

MARIE-CHRISTINE BLAIS

L'animateur, DJ et journaliste MC Gilles lance, la semaine prochaine, un double coffret. *Les grands classiques de MC Gilles* sont 41 chansons enregistrées par Roger Miron (*Le Stade olympique*), Josette Noreau (*Wo ménopause*), Jeanne-Mance Cormier (*La chanson de l'handicapée*), Marguerite Bilodeau (*Être une infirmière*), etc. Bref, des chansons dignes de tourner à son émission radio *Va chercher le fusil* (diffusée à Montréal, Québec, Sherbrooke, Gatineau, Yellowknife, Toulouse (France) et... l'île d'Anticosti!), de figurer dans son « top 5 de la chanson du terroir » qu'il présente le vendredi matin à l'émission de Paul Arcand ou d'être commentées par Jean-René Dufort à *Infoman*, dont MC Gilles est un des collaborateurs. On a lui a posé quatre questions plates.

Q Pourquoi choisir des chansons qui sont souvent honnies, ridiculisées, dénigrées, oubliées, etc.?

R Ça fait deux ans et demi que je travaille sur ce projet, avec une question bien précise en tête: est-ce que je cherche le beau ou l'authentique? Ma réponse, c'est l'authenticité. Ce qui est authentique est éternel. Alors que si on se fie sur ce qu'on trouve beau ou pas, bon ou non, on entre dans l'éphémère: ce que j'aime aujourd'hui me laissera peut-être indifférent dans cinq, dix, quinze ans. Toutes les chansons que j'ai choisies provoquent, je crois, une vraie émotion... jusqu'au malaise, s'il le faut: ça peut être des frissons, de la nostalgie ou un rire incontrôlable. Mais ce sont toutes des chansons authentiques. Et des chansons qui parlent de toutes sortes dec choses, alors que dans les médias, le sujet des chansons commence toujours par un « a » et finit par « mour ». Moi, j'ai aussi envie d'entendre parler de *Truck d'asphalte* (de Pierre LePage) ou de *Mon cheval est mort* (de Danièle et Michèle).

Q Est-ce qu'il a été compliqué de convaincre les chanteurs? N'avaient-ils pas peur d'être ridiculisés?

R Le plus facile a été de convaincre les artistes. C'est avec l'Union des artistes que ça a été extrêmement compliqué. Si tu peins des toiles, il n'y a pas d'Ordre des peintres qui vient décider si tu es ou pas peintre. Mais en musique, il y a des gens qui disent qui sont des vrais ou des faux artistes! À l'UDA, on m'a dit que je ne pouvais pas faire ce double disque parce que les artistes n'avaient pas respecté la convention collective de 1992! Ils n'avaient pas le droit de figurer sur un disque lancé sur une étiquette de disques reconnue, par un distributeur reconnu, parce qu'ils étaient, et je cite, « des usurpateurs, des travailleurs au noir, de faux artistes »!

Q Un exemple de ce que ça veut dire?

R Marguerite Bilodeau est une infirmière qui a décidé, à 70 ans, d'enregistrer un disque: elle avait le droit de le faire, dit l'UDA, pas le droit de le vendre parce qu'elle ne respecte pas la convention, qu'elle n'a pas payé ses musiciens ou ses techniciens selon tel ou tel tarif! On s'entend-tu que sur internet, actuellement, il y a certainement 90 % des gens qui y mettent leur musique sans respecter aucune convention? Et en plus, ces chansons ne pouvaient pas figurer sur une compilation à titre de reprises puisqu'elles ne figurent pas sur de « vrais » disques, reconnus par l'UDA, ça ne peut donc pas être une « vraie » reprise! Alors? Alors, finalement, on a réussi à signer une « entente particulière » avec l'UDA pour que ça finisse par se faire. Ce n'est pas à nous de décider si ce sont des artistes, on peut juste décider si on aime ou pas ce qu'ils font. Pour ma part, je les traite en artistes et je les paie le double de ce qu'ils seraient payés s'ils figuraient sur une autre compilation: 14 cents au lieu de 7 par exemplaire de disque vendu. Tu te rends compte qu'on parle de cents, ici, pas de grosses piastres, je n'en suis pas revenu de la difficulté que ça a été de sortir ce coffret pour des cents... Une chanson comme *Aux îles* de Pierre Robichaud (ex-membre du groupe 1755), ça a été un numéro 1 aux Îles-de-la-Madeleine. Mais ça n'a pas le droit de jouer sur une radio commerciale parce qu'il n'est pas membre de l'UDA...



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Entre l'authenticité et la beauté, MC Gille a choisi, l'authenticité.

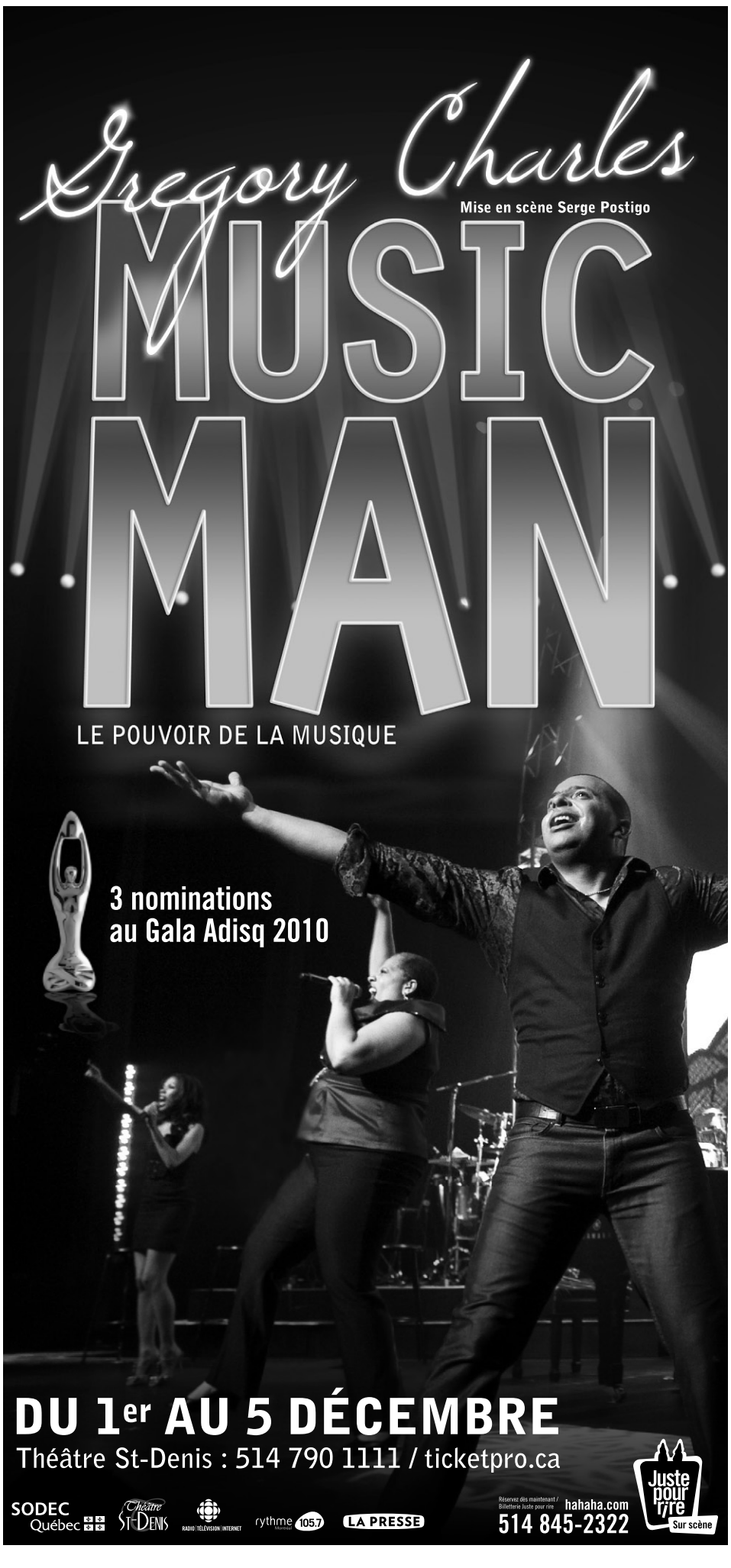
Q C'est toi qui es sur la pochette du disque et non les artistes, pourquoi?

R Parce que je suis le messager. Et parce qu'il fallait être juste: de cette façon-là, tout mon monde a sa toune sur le disque, tout le monde a sa page dans le livret (très beau, de 48 pages!), pas de chicane. C'est comme quand on a plusieurs enfants, il faut que tu les aimes pareil, sans traitement de faveur. J'ai choisi les chansons de façon démocratique, c'est-à-dire en fonction du plus grand nombre de demandes des auditeurs à la radio (NDLR: où MC Gilles épice les chansons en lançant de retentissants « Oh! que oui » et autres commentaires humoristiques), puis après accord avec les artistes. Est-ce qu'elles sont bonnes? C'est aux gens de décider. Mais elles sont toutes vraies.

Pour plus d'info sur les activités de Mc Gilles: mcgilles.com



COMPILATION
LES GRANDS CLASSIQUES DE MC GILLES
DISQUES HELENA/SELECT
EN MAGASIN MARDI





COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

Zig Zaz !

Environ 320 000 disques vendus en France, un clip qui tourne dans toute l'Europe et au-delà, des spectacles ici qui lui ont assuré des tas de fans, l'été dernier : Zaz, jeune chanteuse française à l'énergie peu commune et à la gouaille toute « piafienne », revient en spectacle au Québec ces jours-ci, notamment à Coup de cœur francophone. Entrevue avec une fille qui veut « d'l'amour, d'la joie, de la bonne humeur », mais aussi cinq minutes pour respirer un bon coup !



PHOTO MARTIN MARTEL, ARCHIVES LE SOLEIL

Pour son passage à Coup de cœur francophone, Zaz fera son spectacle complet d'une heure trente.

MARIE-CHRISTINE BLAIS

Le succès de Zaz, alias Isabelle Geoffroy, native de Tours, n'a rien d'une fiction gonflée aux stéroïdes marketing : l'été dernier, en Italie, j'ai pu bel et bien voir tous les jours son clip, en français, entre vidéos anglo-saxons et italiens, aux heures de grande écoute. « Tu te rends compte, lance Zaz au bout du fil, en Italie ! C'est fou, c'est extrême, c'est surréaliste, non ? Là, il y a le Japon, la Suède et l'Autriche qui nous font des demandes : tous les jours jusqu'au 20 décembre, j'ai soit des entrevues, des émissions de télé, des spectacles. Ah la la ! mais qu'est-ce que je vais faire, moi ? »

Eh bien ! elle va tout faire, et avec le cœur solidement accroché parce qu'elle a du métier, la sémillante petite Zaz : 10 ans qu'elle chante parce qu'elle aime ça, 10 ans qu'elle fait des spectacles dans toutes sortes de conditions. Il a fallu qu'un jour le chanteur français Raphaël la voie chanter pour que celui-ci décide de la soutenir – il lui a d'ailleurs écrit trois chansons. Le premier album de Zaz, éponyme, sortait en mai, et en juin, la chanson *Je veux* grimpait à toute vapeur dans les palmarès de la francophonie… et d'ailleurs : son album, lancé dans une vingtaine de pays (!), est aujourd'hui disque d'or ou disque platine, selon l'endroit, et on se l'arrache, tant son énergie, son bagout – et sa chanson *Je veux* – réveillent les affections.

« Tout le monde me dit que j'ai enfin du succès. Mais ça dépend de ce que ça veut dire pour toi, réussir, hein ? Moi, je trouve que je réussis depuis dix ans parce que ça fait dix ans que je vis de ce que j'aime. »

C'est vrai qu'il y a quelque chose de la môme Piaf dans Zaz : silhouette, timbre, rejet des formalités, franc-parler. Mais il y a aussi Isabelle tout court, qui a décidé de chanter dans la rue par choix et non par obligation, Isabelle qui dit : « Tout le monde me dit que j'ai enfin du succès. Mais ça dépend de ce que ça veut dire pour toi, réussir, hein ? Moi, je trouve que je réussis depuis 10 ans parce que ça fait 10 ans que je vis de ce que j'aime, tu comprends ? »

Aux Francos, l'été dernier, elle a d'ailleurs fait un malheur, tant à l'extérieur qu'en première partie de Bïa, tant et si bien qu'elle a vendu un max d'albums sur le site ddu festival. Et au Festival d'été de Québec ? Autre succès, notamment quand elle a repris, en duo avec Ariane Moffatt, la chanson *Oxygène* de Diane Dufresne. Maintenant, voici pourquoi Zaz plaît autant : en entrevue, elle aurait pu dire à quel point elle a toujours aimé Dufresne ou patati ou patata. Nenni, elle a préféré être honnête !

« Je ne connaissais pas du tout Diane Dufresne, explique la jeune femme de 30 ans, c'est Ariane qui m'a proposé la chanson et j'ai bien aimé. Mais il y a quelques jours, j'ai vu Dufresne en spectacle pour la première fois, en Suisse (où toutes deux participaient aussi au sommet de la Francophonie). Ah ! dis donc, elle est incroyable : elle a un côté sorcière de la terre, au sens noble du terme, tu vois, elle entre dans la lumière et dans l'ombre, ce qui n'est pas évident, et elle y va comme une reine, comme une déesse ! J'ai simplement eu envie de dire merci. »

Si elle a un côté organique, elle aussi, Zaz se considère plutôt comme « une sorcière du tsunami », dit-elle en riant. « J'ai une bonne capacité d'adaptation, tant mieux, mais disons que là, je suis tout de même un peu dépassée. »

Son passage au Québec va la calmer un peu, espère-t-elle. Elle donnera enfin son spectacle complet, soit 1h30, à cinq musiciens : « Et ça me fait plaisir, parce que bizarrement, on a très peu eu l'occasion de le donner, ce spectacle, tant on fait plutôt des trucs de "showcases" et de promo et de télé, toujours courts. On a une mise en scène parfois rigolote et des chansons qui ne sont pas sur le disque, comme *La pluie* et *Ma folie*, et deux reprises, dont une en espagnol parce que j'aime l'espagnol. Allez, je dois y retourner, je donne un spectacle, gros bisous ! »

Zaz en spectacle mardi à Sherbrooke, mercredi à Québec, jeudi à Laval et vendredi à Montréal, au Club Soda (dans le cadre de Coup de cœur francophone).

D'AUTRES COUPS DE CŒUR…



PHOTO ARCHIVES LA PRESSE

Jorane

Quelques suggestions, parmi la quarantaine de spectacles au menu de la première semaine du festival Coup de cœur francophone, à Montréal.

Wop Pow Wow

Jeudi, 20 h 30, Lion d'or :

C'est éclaté, hybride, drôle, sensuel et italien, c'est surtout le projet musical du très chevronné bassiste Angelo Finaldi et ses amis. *Veramente differente…*



PHOTO ARCHIVES LA PRESSE

Chinatown

Chinatown

Vendredi, 20 h, Maison de la culture Maisonneuve

Pas un hasard si le groupe montréalais figure parmi les artistes en nomination pour le Félix Révélation de l'année de l'ADISQ. La pop-rock du quintette a quelque chose de carrément gracieux.

Exterio

Vendredi, 20 h 30, Cabaret Juste pour rire

C'est eux, les musiciens punk-rock qui accompagnent les Chick'n'Swell sur le tube de l'été *LOL*. Mais c'est leur album triple *L'album monstre* qui sera au coeur de leur spectacle. Ça va hurler.

Jorane

Samedi, 11 h, Lion d'or

Jorane à la voix et au violoncelle, avec l'excellent Anthony Rozankovic au piano, le matin, que peut-on demander de plus pour s'éveiller en beauté ?

Rendez-vous

Samedi, Lion d'or, 20 h 30

Le batteur-réalisateur doué qu'est François Lalonde est une des âmes de cet alliage étonnant qu'est le groupe Rendez-vous, qui évoque parfois Camille, parfois Gotan Project, parfois tout autre chose d'infiniment musical ! En doublé avec le très dynamique groupe Oztara, qui a le tour pour faire lever une salle, comme on a pu le constater aux dernières FrancoFolies.

— Marie-Christine Blais

Plus d'information sur la programmation sur le site coupdecoeur.ca

NOUVELLES DU DISQUE

Hamelin compositeur

Marc-André Hamelin consacre son dernier disque à ses compositions. Ses *12 Études dans tous les tons mineurs* font 50 minutes. Complété par d'autres pièces du pianiste, le disque Hyperion totalise 76 minutes.

Pergolesi et autres

Une nouvelle version du *Stabat Mater* de Pergolesi paraît chez Harmonia Mundi. La soprano Anna Prohaska et la mezzo Bernarda Fink sont les solistes de l'Akademie für Alte Musik Berlin, dir. Bernhard Forck, qui complètent le disque avec des pages instrumentales de Vivaldi et Locatelli.

Pour violon seul

La marque Naïve a confié une intégrale des trois Sonates et trois Partitas pour violon seul de Bach au jeune violoniste arménien Sergueï Khatchatryan, 25 ans.



Pierre Lapointe seul au piano

à la Chapelle historique du Bon-Pasteur, une des plus belles salles de spectacles à Montréal

UN SPECTACLE INTIME
ET ENREGISTREMENT D'UN CD

Les 17, 18, 21 et 22 novembre 2010
Billets en vente : www.admission.com

TOUTES LES DATES DE LA TOURNÉE 2010 - 2011
www.pierrelapointe.com
www.facebook.com (pierre lapointe site officiel)

PRODUCTIONS 3PM · SODEC Québec · Québec Crédit d'impôt spectacles · AUDIOGRAM · productions AUTR e MENT · LA PRESSE



50 ans de métier… ça s'raconte!

Entrevue-rencontre animée par Danielle Bombardier

et 13 novembre 1er décembre
20 h

« … c'est ce trait de caractère qui a rendu la soirée d'hier mémorable et unique… » *N. Ross, Le Soleil*

« … le reste aurait pu retenir les clémenciers sur leurs sièges toute la soirée, soupirant d'admiration sur quelques à vers, et s'émerveillant toujours sur sa capacité à passer de la nostalgie à la drôlerie… » *S. Bolduc, La Tribune*

gesù CENTRE DE CRÉATIVITÉ
1200, rue de Bleury Métro Place-des-Arts
www.gesu.net Réservations : (514) 861-4036
Billets en vente sur 514-790-1245 1-800-361-4595 ADMISSION.COM

L'EUROPE
VUE DU CIEL
514.521.1002
www.LesGrandsExplorateurs.com
LES GRANDS EXPLORATEURS

L'École nationale et le théâtre d'ici

1960 Presque 10 ans après que la commission Massey-Lévesque (1951) eut déploré l'absence d'une école supérieure de théâtre au Québec, l'École nationale de théâtre du Canada accueille ses premiers élèves : 17 anglophones et neuf francophones. Le volet production sera lancé en 1961. L'ouverture du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, en décembre 1954, a devancé de six ans celle de l'ENT.

1968 Double électrochoc pour la culture québécoise. En mai, premières représentations de l'*Osstidcho* avec entre autres trois diplômés de l'École nationale : Louise Forestier (1964), Robert Charlebois (1966) et Mouffe (1966). Après une lecture publique en mars, André Brassard crée *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay (28 août 1968).



Mouffe et Robert Charlebois en 1966



Sophie Clément, Nicole Leblanc et Louisette Dussault en 1964

1969 Les élèves de dernière année de la section interprétation française claquent la porte de l'École sans terminer leur formation. Ils s'opposaient à la conception du théâtre qui leur était imposée, trop européenne à leur goût à une époque d'éveil identitaire.

1970 L'École nationale de théâtre emménage dans l'édifice où elle se trouve toujours, au 5030, rue Saint-Denis.

1972 Deux ans après la mort de Claude Gauvreau, son théâtre se déploie à la faveur de deux productions au TNM : *Les oranges sont vertes* (1972) et *La charge de l'orignal épormyable* (1977). *L'asile de la pureté* attendra encore de nombreuses années avant de s'incarner sur les planches.

1977 Premiers matchs de la Ligue nationale d'improvisation, d'après le concept élaboré par Robert Gravel et Yvon Leduc. L'acte de naissance officiel est daté de 1980.

1978 Louisette Dussault (1964) joue la Vierge Marie dans *Les fées ont soif*. Créée en novembre, la pièce de Denise Boucher, en partie privée de financement, fait l'objet d'une demande d'interdiction par un groupe conservateur et est dénoncée par le clergé. Les comédiennes reçoivent même des menaces. Jean-Louis Roux, alors directeur du TNM, défend la liberté d'expression et la pièce, qui connaît le succès, est reprise au printemps 1979.



Guy Nadon et Michèle Magny en 1974

PHOTOS ARCHIVES LA PRESSE



Louise Forestier et Marie-Evelyne Baribeau.

LES 50 ANS DE L'ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE

UNE INSTITUTION NÉE

Des dizaines d'acteurs, d'auteurs et de metteurs en scène sont issus de l'École nationale de théâtre. Marie-Évelyne Baribeau y est entrée près de 40 ans après que Louise Forestier l'eut quittée. Deux époques, une seule école et surtout une même quête d'authenticité.

ALEXANDRE VIGNEAULT

Un « trou ». C'est le mot qui vient à Louise Forestier pour décrire les locaux qu'occupait l'École nationale de théâtre au début des années 60. Elle se rappelle trois ou quatre salles d'un immeuble de la rue de la Montagne, « entre Sainte-Catherine et Dorchester », le bordel d'en face, les vieux divans verts dénichés à l'Armée du Salut, la cafétéria tenue par deux « pimbêches anglaises » et les éclopés de la guerre qui fréquentaient le bureau des anciens combattants dans le même édifice.

« On passait dans les couloirs vers 8 h du matin. En collants. Pour les vieux, c'était un bonheur ! » rigole la chanteuse et actrice, diplômée de l'École nationale en 1964, deux ans après le comédien Michel Forget. Avec ses collègues, elle se sentait investie d'une mission. « On avait l'impression de faire partie d'une école avant-gardiste, se souvient-elle, on voulait montrer au monde que le théâtre pouvait être différent. »

Les lieux que décrits Louise Forestier n'ont pas grand-chose à voir avec l'institution « mythique » où Marie-Évelyne Baribeau a fait son entrée en 2003. Le 5030, rue Saint-Denis, où loge l'École nationale de théâtre depuis 1970, possède en effet des locaux spacieux et abondamment fenestrés, dispose de zones de repos et d'un café tenu par un sympathique Marocain.

« Pour nous, c'est beaucoup plus facile », estime la jeune comédienne qui joue Linda Lauzon dans le théâtre musical *Belles-sœurs* depuis mars dernier. De fait, la formation est offerte dans de meilleures conditions et la structure construite autour des métiers du théâtre (l'avènement des agents d'artistes, notamment) peut leur faciliter la tâche.

Aussi, les élèves d'aujourd'hui peuvent compter sur un système de prêts et de bourses qui n'existait pas à l'époque où Louise Forestier a fréquenté l'École nationale. Un coup de pouce majeur quand on doit débourser des frais de scolarité importants : d'environ 700 $ au début des années 60, les droits annuels passeront à 4500 $ pour l'année 2011-2012.

Institution influente

Selon Louise Forestier, l'École attirait « les rebelles » durant ses premières années d'existence. Elle s'est imposée au fil des décennies suivantes comme une porte d'entrée privilégiée pour pratiquer le métier d'acteur et nombre de vedettes du théâtre, du cinéma et du petit écran québécois en sont diplômés, de Gilles Renaud à Sylvie Drapeau, en passant par Roy Dupuis, Élise Guilbault et Benoît Brière.

D'où son rayonnement – bien au-delà du domaine du jeu – et la féroce compétition pour y entrer. D'environ trois candidats pour chaque place en 1960, le rapport est passé à 17 aspirants pour une seule admission en 2007. Si Louise Forestier a été recrutée après avoir donné la réplique à une amie, Marie-Évelyne Baribeau a fait comme tous les jeunes qui rêvent aujourd'hui de devenir comédien : elle s'est présentée dans les cinq écoles de la grande région de Montréal et s'est croisé les doigts.

« L'École nationale était mon premier choix. C'était mythique pour moi », dit-elle. La jeune comédienne estime qu'un diplôme du Conservatoire d'art dramatique

ARTS ET SPECTACLES L'ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE


Michel Côté en 1973

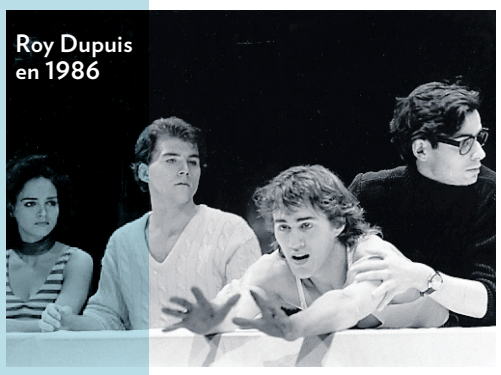
1979 Michel Côté et Marcel Gauthier, de la promotion 1973, créent *Broue* avec Marc Messier. Écrite avec le concours de plusieurs auteurs, la pièce demeure le plus grand succès de l'histoire du théâtre d'ici.

1980 Claude Meunier et Louis Saïa, deux des auteurs de *Broue*, signent *Les voisins*. L'incommunicabilité, chère à Michel Tremblay, prend ici la forme de discussions vides entre banlieusards obsédés par leur avoir.

1981-1982 Jean-Pierre Ronfard, qui a enseigné à l'École nationale de 1960 à 1964, crée sa fresque *Vie et mort du roi boiteux*. Le cycle complet, d'une durée de 13 à 15 heures, est joué en 1982 à Montréal, Ottawa et Lennoxville.

1981-1990 Parallèlement à la progression du théâtre d'images ou chorégraphié se déploie un théâtre littéraire, qui interroge l'acte d'écrire, l'intime et en particulier l'homosexualité. Ses chefs de file : Michel Marc Bouchard (*Les feluettes*), Normand Chaurette (*Provincetown Playhouse*) et René Daniel Dubois (diplômé en jeu de 1976 et auteur de *Being At Home With Claude*).

1982 Marc Drouin (promotion 1976) crée la comédie musicale *Pied de poule* (musique de Robert Léger). Deux diplômées de l'ENT sont de la distribution originale : Nathalie Gascon (1978) et Frédérike Bédard (1980).


Roy Dupuis en 1986


Nathalie Gascon et Raymond Legault en 1978

1985 Première présentation du Festival de théâtre des Amériques (devenu Festival TransAmériques en 2007). La même année, Robert Lepage crée *La trilogie des dragons*, dont la version intégrale sera justement présentée au FTA de 1987.

1988 Treize ans après la fondation de la compagnie les Enfants du paradis, devenue Carbone 14 en 1980, Gilles Maheu crée *Le dortoir*.

1992 *Cabaret neiges noires*, de Jean-François Caron, Dominic Champagne (diplômé en écriture en 1987), Jean-Frédéric Messier et Pascale Raffie, prend l'affiche à La Licorne. Spectacle marquant pour la génération X, il est repris jusqu'en 1996 et adapté au cinéma en 1997.

› La suite en page 12


PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE


Paule Baillargeon en classe vers 1968.

1969 : année anti-académique !

D'UNE RÉVOLUTION

ALEXANDRE VIGNEAULT

ou de l'École nationale constitue une excellente carte de visite. « Il y a un important roulement de professeurs et de metteurs en scène. On rencontre des gens qui sont sur le marché, qui travaillent et nous donnent du travail après, fait-elle valoir. Des gens allumés. »

« On avait l'impression de faire partie d'une école avant-gardiste. On voulait montrer que le théâtre pouvait être différent. »

– Louise Forestier, diplômée de l'École nationale de théâtre en 1964

« On n'avait pas beaucoup de professeurs, mais on en avait des bons », dit pour sa part Louise Forestier, citant Jean-Pierre Ronfard (Théâtre expérimental de Montréal, NTE, etc.) ainsi que l'acteur et scénariste Marcel Sabourin, qui fut également parolier de Robert Charlebois (diplômé de l'École en jeu, en 1966).

Marcel Sabourin a fait faire de l'improvisation à ses élèves. Un geste libérateur pour certains des aspirants comédiens qui s'embourbaient dans du Molière et du Giraudoux. « Ce n'était pas seulement les acteurs qu'on découvrait, mais notre langue et son caractère théâtral, s'enthousiasme Louise Forestier. Michel Tremblay n'avait pas encore écrit. La seule façon de faire du théâtre québécois, c'était d'improviser.

« On a trouvé un sentiment d'appartenance dans cette langue-là, dit encore la chanteuse. C'est sans doute pourquoi on a fait *L'osstidcho* en sortant de l'École. »

La vie après l'École

Décennie de l'irrépressible éveil de la génération du baby-boom, les années 60 furent exaltantes pour Louise Forestier et ses collègues, qui avaient tout à construire. Le rêve ne semble pas aussi grand pour la génération de Marie-Évelyne Baribeau. « Mon rêve, c'est de ne pas tomber dans la téléréalité », affirme-t-elle.

La jeune actrice désire surtout contribuer à ce que le théâtre demeure un mode d'expression authentique. « Ce à quoi j'aspire, c'est à travailler, mais dans le bon sens. Pas pour me faire connaître », dit-elle, en précisant qu'elle ne souhaite pas figurer au sommet du star système.

Les époques ne se ressemblent guère, mais en 2010 comme en 1960, faire le choix d'être comédienne, c'est se lancer dans le vide. Et espérer avoir une vie d'artiste après les années excitantes et exigeantes passées presque en vase clos à l'École nationale.

« C'est notre devoir d'aller frapper à la porte des metteurs en scène. Et on se le fait dire à l'École », affirme Marie-Évelyne Baribeau. Elle s'est manifestée auprès de René Richard Cyr avant de décrocher un rôle dans *Belles-sœurs*. Louise Forestier, elle, se rappelle avoir fait « la *rune* des couloirs » à Radio-Canada pour se faire connaître des réalisateurs de l'époque. « Je me suis monté un tour de chant en attendant que le téléphone sonne, rappelle-t-elle. C'est comme ça que je suis devenue chanteuse. »

À l'automne 1968, l'École nationale est le lieu d'un véritable coup de théâtre : en désaccord profond avec ce qui leur est imposée, les élèves de dernière année de la section interprétation française partent en bloc. Il n'y aura donc aucun diplômé en jeu au printemps 1969.

Paule Baillargeon était de ceux qui ont claqué la porte, tout comme Pierre Curzi, Claude Laroche, Gilbert Sicotte et Jean-Denis Leduc (cofondateur de La Licorne et du Théâtre de la Manufacture). Leur geste visait en particulier le directeur de leur section, André Muller. « Il était très, très européen dans sa conception des choses et manifestait un certain mépris envers les Québécois », se souvient-elle.

Les aspirants comédiens, eux, voulaient faire un théâtre qui leur ressemblait et demandaient rien de moins que la cogestion de l'École. Des revendications que Pierre Curzi et Claude Laroche avaient étayées dans un manifeste. « L'École a écouté et examiné nos demandes. Ils ont fait certaines concessions, croit se rappeler Paule Baillargeon. Mais la cogestion, il n'en était pas question. »

La réalisatrice de *La cuisine rouge* et *Le sexe des étoiles* garde une image très nette du moment où elle a vidé son casier. « Dire non à l'École, c'était aussi dire non à ce qui pouvait nous faire vivre », dit-elle. Même si un vent de contestation soufflait à l'époque, c'était un geste « difficile à faire ».

Paule Baillargeon et quelques collègues ont tout lâché pendant quelques mois, avant de créer *Pot-TV*, présenté en juin 1969 au Quat'Sous. Raymond Cloutier, qui avait son projet de Grand cirque ordinaire, a vu le spectacle et a invité Claude Laroche et Paule Baillargeon à se joindre à lui. Gilbert Sicotte et Pierre Curzi ont suivi ensuite.

Ce coup d'éclat a provoqué le changement souhaité à l'École nationale : André Pagé, qui a succédé à André Muller, a commandé des textes à des auteurs dès 1971 et mis en place un programme d'écriture en 1975. « Je pense qu'on a eu un réel impact », conclut Paule Baillargeon.

ARTS ET SPECTACLES L'ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE

› Suite des pages 10 et 11

1993 Inauguration du Monument-National fraîchement rénové, qui est la propriété de l'ENT. La salle Ludger-Duvernay en est la pièce de résistance, mais l'institution possède aussi deux autres espaces de diffusion : le studio Hydro-Québec et la Balustrade.

1995 Wajdi Mouawad (jeu, 1991) adapte *Voyage au bout de la nuit* de Céline, qu'il fait jouer au beau milieu de la nuit. Quatorze ans plus tard, à titre d'artiste invité au prestigieux Festival d'Avignon, sa trilogie *Le sang des promesses* (*Littoral, Incendies, Forêts*) est aussi présentée dans la cour du palais des Papes entre le crépuscule et l'aube.



À droite, Wajdi Mouawad en 1991



Dominic Champagne vers 1985

1999 Momentum présente ses *Douze messes pour le début de la fin des temps* dans des lieux non théâtraux. François Papineau (jeu, 1990) conçoit la septième, *L'incompréhensible vérité du maître*, avec Sylvie Moreau.

2002 Dominic Champagne devient le premier metteur en scène de théâtre à créer un spectacle du Cirque du Soleil, *Varekaï*. Viendra ensuite *Love*, sur les Beatles, en 2006. Au théâtre, Champagne a aussi signé deux spectacles marquants au tournant du millénaire : *Don Quichotte* (avec Wajdi Mouawad, en 1997) et *L'Odyssée* (avec Alexis Martin, en 2000).



René Richard Cyr en 1980

2010 René Richard Cyr (jeu, 1980) adapte *Les belles-sœurs* en théâtre musical. Il signe les chansons et la mise en scène, alors que les musiques sont de Daniel Bélanger. *Les belles-soeurs* reprendra l'affiche en mars 2011 et sera en tournée jusqu'à février 2012 au moins. La distribution compte plusieurs anciennes de l'École nationale : Sylvie Ferlatte (1983), Michelle Labonté (1987), Hélène Major (1987), Dominique Quesnel (1988), Anka Rouleau (995), Kathleen Fortin (1997) et Marie-Évelyne Baribeau (2007).



PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

« On forme des chefs, des gens qui ont une vision d'ensemble », affirme Louise Roussel (au premier plan, à gauche), nouvelle directrice du programme de productions, accompagnée ici de Danièle Lévesque, qui est à la tête du programme de scénographie depuis 2002.

PRODUCTION ET SCÉNOGRAPHIE

Un bel avenir… dans l'ombre

S'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus parmi les diplômés en jeu, l'avenir semble plus rose chez les scénographes, les concepteurs d'éclairages et les autres métiers techniques. Ce qui ne signifie pas que ces corps de métier n'ont pas de défis à relever. Louise Roussel et Danièle Lévesque, directrices des programmes de production et de scénographie, évoquent les enjeux touchant la formation des poètes de l'ombre.

– ALEXANDRE VIGNEAULT

ÊTRE DE SON TEMPS

Louise Roussel a posé ses valises à l'École nationale après avoir passé 15 ans à faire des tournées avec Ex Machina. Ses racines l'incitent tout naturellement à vouloir mieux former les futurs artisans des coulisses aux possibilités qu'offrent les nouvelles technologies. « Actuellement, il n'y a pas de cours sur la projection et c'est quelque chose que je voudrais implanter », dit-elle, évoquant la possibilité de partenariat avec les boîtes qui possèdent les équipements nécessaires et qui sont hors de prix pour l'École.

Elle ne considère pas la technologie comme une fin en soi, mais estime qu'il faut « être de son temps » pour demeurer pertinent. Maquettes, plans d'éclairages, prototypes, tout peut se faire à l'aide de logiciels de nos jours.

LE QUÉBEC, LABORATOIRE CRÉATIF

« La force du Québec, c'est la création et l'événementiel », juge Louise Roussel. Elle parle des festivals, du Cirque du Soleil et d'Ex Machina, bien sûr, mais aussi de tous ces lieux ou entreprises qui, de l'Usine C au Théâtre des Deux Mondes, en passant par Géodesik, Moment Factory et la Société des arts technologiques, mettent en valeur ou créent de nouveaux outils.

« En multimédia et même en régie vidéo, on travaille depuis quelques années avec des logiciels qu'utilisent les VJ pour manipuler en temps réel des images qui, le plus souvent, étaient enregistrées et numérisées, cite-t-elle en exemple. On songe plus à intégrer de la lumière vivante, quelque chose qui bouge et qui n'est pas de la vidéo ou de la photo. »

L'exploitation – et non pas la démonstration – du potentiel artistique de ces outils actuels passe par l'intégration plus hâtive des concepteurs visuels dans le processus et le budget de création, selon elle. Ce qu'elle aimerait implanter à l'École nationale.

S'OUVRIR AUX AUTRES ARTS

L'important pour les artisans qui deviendront costumiers et scénographes, c'est d'apprendre à regarder et à voir, selon Danièle Lévesque. Elle a remis les cours d'analyse de textes au programme dans son département, mais insiste surtout sur son envie de former des concepteurs qui sont en interaction avec les arts visuels au sens large.

« On est des penseurs et des passeurs. On n'est pas juste des décorateurs et des architectes, mais aussi des peintres. On travaille de plus en plus l'image, alors on est aussi influencés par le cinéma. On devient monteurs, directeurs photo… Notre métier s'ouvre et s'enrichit beaucoup des autres formes d'art. »

Les jeunes artistes qui s'inscrivent en scénographie ne sont pas nécessairement les spectateurs les plus assidus, constate-t-elle, mais ils veulent explorer le théâtre à travers la cohabitation de plusieurs formes d'art. Elle réfléchit d'ailleurs tout haut à un exercice axé sur la création d'un spectacle sans acteurs et sans textes dont le « scénario » serait écrit par la scénographie, les éclairages et les costumes.

MÉTIERS D'AVENIR

En production, le taux de placement des diplômés de l'École nationale ne pourrait être plus élevé : 100 % des anciens se trouvent du boulot dans leur domaine. « Leur force, c'est d'avoir touché à différentes productions et d'avoir travaillé à plusieurs projets en même temps, comme dans le monde réel. On forme des chefs, des gens qui ont une vision d'ensemble », estime Louise Roussel.

Danièle Lévesque se montre elle aussi enthousiaste quant aux perspectives d'avenir des jeunes scénographes. « Il y a de plus en plus de débouchés, je pense. Le Cirque du Soleil est un employeur incroyable, bien sûr, mais il y a aussi de plus en plus de petites compagnies, constate-t-elle.

« Ça bouge beaucoup, c'est très vivant. Peut-être parce qu'il y a beaucoup de travail d'exploration, beaucoup de jeunes troupes qui se mettent au monde, ajoute-t-elle. Ça donne du travail. »

Les activités du 50e



Louise Forestier en 1966

Feydeau lance la fête

L'année anniversaire est lancée par la présentation d'*Un fil à la patte* de Feydeau, mis en scène par Normand Chouinard et mettant en vedette les finissants de 2011. Au Monument-National du 2 au 7 novembre.

Théâtre dans une auto

Adaptation d'un concept belge qui mise sur de courtes pièces qui se déroulent dans une voiture. Cette soirée «Embouteillage» nécessitera 15 automobiles et sera présentée du 26 au 30 avril 2011 dans un hangar du Vieux-Montréal.

Jeunes acteurs et vedettes de la chanson

Les finissants de l'École nationale de théâtre présentent chaque année un tour de chant. Pour le 50e de l'institution, Robert Charlebois, Louise Forestier, Sébastien Ricard (Loco Locass) et Stéphane Archambault (Mes aïeux) ont accepté de participer à l'une des quatre représentations chacun. Du 9 au 12 décembre au Monument-National.

Cabaret des anciens

Point d'orgue des célébrations du 50e anniversaire de l'École nationale, un grand cabaret réunira de nombreux anciens des sections anglophones et francophones. Ils présenteront soit un extrait de pièce ou une chanson dans ce spectacle happening tenu du 28 au 30 octobre 2011 et qui devrait durer chaque fois de 20 h à 3 h du matin.

FRANCIS GOYA

Connexion Marrakech-Montréal

Invité par le Festival du monde arabe, le guitariste Francis Goya est célèbre pour sa pop *easy listening* flirtant avec musiques classique, ibérique et latino-américaine.

ALAIN BRUNET

Né à Liège, le musicien belge de 64 ans a vécu le plus clair de sa vie à Bruxelles avant de déménager ses pénates à Marrakech il y a trois ans.

Pourquoi donc, Francis Goya?

« Afin de pouvoir travailler seul, ne plus avoir de personnel, avoir les mains tout à fait libres. Je préfère vivre ainsi au Maroc. La gentillesse et le sourire des gens dans ce pays, la baisse de stress y sont aussi pour beaucoup. Je peux y gérer ma carrière, je peux tout faire au soleil », explique Goya.

À Marrakech, le guitariste a aussi fondé un « Atelier Art et Musique » en plus d'y déplacer sa base.

« C'est assez ludique en fait. Ce n'est pas une académie. Les élèves y apprennent directement l'instrument, ils prennent goût à la musique. Et dès qu'ils ont quelques mois de pratique, ils apprennent le solfège et la théorie musicale. Dans le plaisir. »

Marrakech étant une ville assez métissée, la clientèle de Francis Goya est variée: des Marocains mais aussi beaucoup de Français, des Belges, d'autres Européens.

« Là où je suis moins connu, je préfère mélanger les styles; blues, musique classique, latino, airs arabisants. Devant un public, on peut mélanger les genres, c'est ça l'avantage. »

« Vous savez, tient-il à souligner, mon but n'était pas de faire une école de musique mais bien d'y créer une fondation afin d'aider des enfants issus de familles démunies, issus des campagnes et des villages avoisinants. Cette aide consiste à repérer les jeunes artistes dans l'âme et leur donner des cours de musique en leur fournissant les instruments nécessaires. Cette fondation est actuellement en cours de création. »

Voilà pour la coopération de Francis Goya dans la société marocaine. Ce qui n'empêche en rien la poursuite de sa carrière, qu'il entend diversifier dans les marchés qu'il fréquente moins. Le nôtre, notamment.

« Là où j'ai un public, je reste toujours dans ce même créneau romantique sur lequel j'ai misé. Là où je suis moins connu cependant (au Canada par exemple), je préfère mélanger les styles; blues, musique classique, latino, airs arabisants. Devant un public, on peut mélanger les genres, c'est ça l'avantage. Ainsi, j'essaie de faire en sorte que le concert soit divertissant et varié. Je veux que les gens en sortent heureux. Musique arabe au programme? Bien sûr, ma résidence au Maroc a un peu modifié mon répertoire, qui continue à évoluer, mais le but n'est pas d'y faire de la musique orientale.

« En fait, j'ai été invité au Festival du monde arabe parce que Joseph Nakhle, son directeur artistique, est venu à ma rencontre au Maroc. Parce qu'il était intrigué par les activités de mon école de musique et mon projet de fondation. Je lui ai alors joué quelques trucs et il a souhaité que je vienne au FMA. À Montréal, des musiciens québécois viendront m'y m'accompagner; la section rythmique sera constituée d'une batterie, d'un bassiste, d'un claviériste et d'un percussionniste, musiciens auxquels se joindra mon pianiste français. »

Échanges de bons procédés, aurons-nous déduit.

***Goya d'Arabie*, le 3 novembre, à 20 h, à la Cinquième salle de la Place des Arts.**



PHOTO FOURNIE PAR LE FMA

Francis Goya

FESTIVAL SEFARAD

Des lettres d'amour, en présence de Marek Halter

Dans le cadre du festival Sefarad, l'évènement gratuit 1000 mots d'amour à lire... et à voir propose de se plonger dans des lettres d'amour écrites par des écrivains, politiciens, chanteurs, philosophes et autres juifs sépharades, d'Albert Cohen à Jacques Attali et Eliette Abécassis. Demain, à 13 h, à l'auditorium de la Grande Bibliothèque, Sophie Faucher, Bob Oré, Danielle Oderra, Sylvie Tremblay et Isabelle Cyr prêtent leur voix à ces lettres d'amour, en présence d'un invité spécial, l'écrivain français d'origine polonaise Marek Halter. Trois documentaires sur le thème de l'amour et de la paix sont aussi présentés: *Jérusalem*, *Le pont sous Wadi* et *D'une seule voix*. Le même jour, à 19 h 30, Marek Halter prononcera une conférence à la bibliothèque publique juive, à l'occasion de la sortie de son ouvrage *Histoires du peuple juif, 4000 ans d'histoire*. (10 $, 5 $ pour les membres.) Information: www.sefarad.ca.

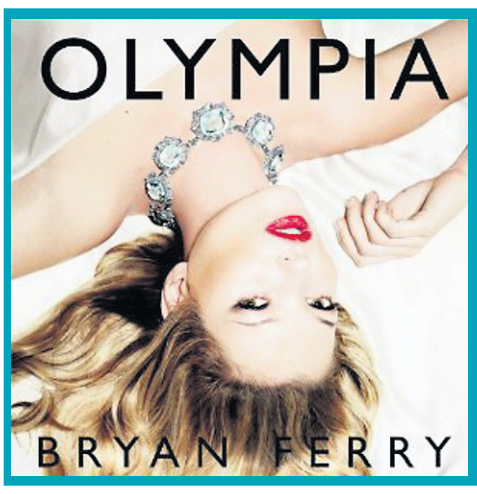
– Marie-Claude Girard



ARTS ET SPECTACLES

STÉRÉO

LE CHOIX DE LA SEMAINE



POP
BRYAN FERRY
OLYMPIA
★★★½
VIRGIN/EMI

Le tour du jardin

Bryan Ferry fait le tour de son jardin dans cet album où il s'entoure de collaborateurs habituels (Marcus Miller, Nile Rodgers, David Gilmour, Jonny Greenwood et les ex-Roxy Music Phil Manzanera, Andrew Mackay et Brian Eno) aussi bien que des Flea, Groove Armada et autres Scissor Sisters. Le dandy à l'élégance légendaire – *la pin-up* sur la pochette est nulle autre que Kate Moss – nous replonge dans sa période *dance* des années 80 ou plus atmosphérique des années 90 sur des musiques construites par couches superposées. Par moments, on se demande s'il ne gaspille pas le talent à sa disposition quand il fond les guitares de Gilmour, Manzanera et Greenwood et les synthés d'Eno dans l'orchestrale *Song To the Siren*, pas à la hauteur de la version d'origine, dépouillée, de Tim Buckley ni de celle, plus éthérée, de This Mortal Coil. *No Face, No Name, No Number* n'a non plus pas la qualité d'émotion de la chanson de Traffic portée par la voix de Steve Winwood. N'empêche, *Olympia* est l'album éclectique d'un artiste à la personnalité forte qui transcende les genres et les époques et peut encore accoucher de chansons envoûtantes (*Reason or Rhyme*).

— Alain de Repentigny



CHANSON
ROBERT CHARLEBOIS
TOUT EST BIEN
★★★½
LA TRIBU/DEP

Tout est vraiment bien

« Y en aura d'autres, plus jeunes, plus fous, pour faire danser les bougalous », chantait Robert Charlebois dans *Ordinaire* en 1971. Il y en a effectivement d'autres pour les faire danser aujourd'hui, mais pour mieux apprécier le temps présent, l'infinie joie de certains instants, les bougalous devraient écouter ce nouvel album de Charlebois. Depuis 10 ans, Charlebois renoue avec ses racines folk, celles qui lui poussaient sous la tignasse en 1965, 1966. Sur *Tout est bien*, dans des arrangements acoustiques magnifiques, on y entend des textes faits dans les règles de l'art (signés David McNeil, Robert Charlebois et Jean-Loup Dabadie) portés par la voix de Charlebois, sensible, dépouillée et au timbre unique. Oui, c'est étonnant, entendre aussi un texte de Mozart et un de Saint-Augustin, mis en musique par Charlebois, mais pas tant que ça : le fil conducteur, c'est toujours la vie, qu'il faut embrasser, et la mort, qu'il faut accepter. Sans cabotinage et avec gratitude.

— Marie-Christine Blais



JAZZ
CHARLES LLOYD QUARTET
MIRROR
★★★★
ECM

Maître du goût

Depuis l'album *Jumping the Creek* paru en 2005, le vétéran Charles Lloyd est sur une lancée exceptionnelle. La souplesse, le raffinement, voire la suavité des interactions, la haute direction artistique assurée par le saxophoniste, la qualité des individualités, la cohésion idéale de ce quartette mènent ce jazz à des sommets de contentement. Depuis quelques années, le superbe pianiste Jason Moran a remplacé l'incomparable Geri Allen, il apporte au quartette une couleur très particulière dans le phrasé et les dissonances tout en faisant preuve d'une grande profondeur harmonique. La section rythmique est toujours constituée de l'impeccable contrebassiste Reuben Rogers et du batteur Eric Harland, un des plus subtils de l'heure sur la planète jazz. Tout est en place pour la magie blanche de Charles Lloyd, dont ce *Mirror* comprend quatre pièces originales, des standards (*I Fall In Love Too Easily*, *Monk's Mood*, *Ruby My Dear*), une reprise de Brian Wilson (*Caroline, No*) ou des chants traditionnels réarrangés comme *La Llorona* que la regrettée Lhasa a déjà interprétée. Le tout joué superbement par ce maître du goût.

— Alain Brunet

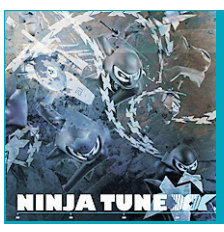


POP
ELTON JOHN ET LEON RUSSELL
THE UNION
★★★
MERCURY/UNIVERSAL

Deux albums en un

En 1972, Leon Russell et Elton John chantaient tous deux au Forum à une semaine d'intervalle. Par la suite, les deux *piano men* ont connu des destins diamétralement opposés, le premier s'éclipsant jusqu'à sombrer dans l'oubli et le second devenant la machine à succès que l'on sait. Récemment, le Britannique a voulu sortir son idole de l'Oklahoma de l'oubli et ils se sont retrouvés en studio avec un réalisateur de premier plan, T-Bone Burnett, et une armée de musiciens dont Neil Young (très belle *Gone To Shiloh*) , Brian Wilson, Marc Ribot, Booker T. Jones et Van Dyke Parks. Elton et Leon jouent du piano et chantent sur la plupart des chansons écrites ensemble ou séparément, souvent avec le parolier Bernie Taupin. On reconnaît Russell à son piano plein de swing, sa voix chaude et nasillarde et sa fascination pour le gospel et les chœurs, et Elton John à son sens de la mélodie, ses ballades sentimentales et sa fixation sur l'Amérique mythique qu'il manifestait déjà à ses débuts. Mais les deux hommes ont déjà écrit de meilleures chansons et *The Union* ne donne pas suffisamment l'impression de la rencontre qu'on espérait.

— Alain de Repentigny

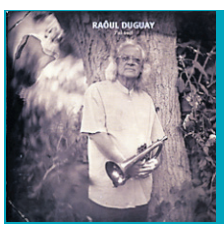


ÉLECTRONIQUE
ARTISTES VARIÉS
NINJA TUNE XX : VOL.1 & VOL.2
★★★ 1/2
NINJA TUNE

Le futur, c'est maintenant !

Les cérémonies du 20e anniversaire du label britannique Ninja Tune ont officieusement débuté lors du FIJM et se poursuivent tout l'automne, notamment par l'intermédiaire de la parution de deux albums doubles, aussi rétrospectifs que prospectifs. Car, heureusement, le label ne nous ressert pas une autre de ses compilations (il y en a déjà trop) ; cette fois, on mise sur l'inédit, on regarde vers l'avenir plutôt que de contempler un passé qui, soyons honnête, n'a pas toujours très bien vieilli… Du sang neuf, pardi, quitte à inviter des indigènes au label, des remixeurs tels que Flying Lotus, Benga, Four Tet et Hot Chip. La manœuvre ne trompera personne, mais elle est bienvenue : les recrues DELS, Daedelus, Emika, Zomby (pas un nouveau venu), Lorn, Toddla T et Shuttle se démarquent, alors qu'on retrouve avec un plaisir renouvelé nos favoris Poirier, The Bug (remixé par Autechre !), Amon Tobin (une version du Kronos Quartet) et Roots Manuva (remixé par Micachu). En souhaitant que la prochaine décennie soit plus dynamique pour ce label qu'on a bien aimé.

— Philippe Renaud, collaboration spéciale



CHANSON
RAÔUL DUGUAY
J'AI SOIF
★★★ 1/2
MUSI ART

Le goût de l'Ô

Raôul Duguay ne produit plus qu'au compte-gouttes. Raison de plus pour apprécier ce surprenant *J'ai soif*, qui paraît 11 ans après *Caser*, son disque précédent. Surprenant parce que cet éternel *flyé* nous apparaît ici sous un autre visage, plus grave et plus terre-à-terre. Toutes les chansons – ou presque – s'articulent autour du thème de l'eau, une cause dont Luoar Yaugud s'est fait le défenseur. Il est évident que le chanteur voulait passer son message. Quelques textes auraient pu être moins appuyés, moins explicites et moins martelés. Mais pour le reste, parlons d'un disque bien fait, qui séduit par sa richesse, sa profondeur et sa part de moments forts (puissante *Ode à une belle inconnue*). Marqué par la présence de Mes Aïeux aux chœurs (*La marée du moulin*, *La mer à boire*) les arrangements jazzy fignolés de Mathieu Dandurand et la trompette *soft* d'un Raôul qui a cessé de rire, *J'ai soif* est le bilan d'un grand trippeux, qui est allé au bout de sa folie et qui revient sur ses idéaux granola avec un mélange d'espoir et d'inquiétude. Bilan d'une vie. D'une époque. D'une génération. Et peut-être son plus bel album en 30 ans.

— Jean-Christophe Laurence



POP-ROCK
TAYLOR SWIFT
SPEAK NOW
★★★ 1/2
OPEN ROAD RECORDINGS/ UNIVERSAL

Bon pop-rock

Avec sa chevelure bouclée dorée et sa fine silhouette, elle a l'air d'un ange. Belle et gracieuse, Taylor Swift incarne la jeunesse, la pureté et l'innocence. Il n'y a pas une once de méchanceté dans la jeune femme de 21 ans qui s'est fait dire en plein gala MTV par le méchant Kanye West que c'est plutôt Beyoncé qui devait gagner un trophée pour le clip de l'année. La chanteuse originaire de la Pennsylvanie est plus pop que jamais au début de son troisième album, *Speak Now*, la suite de *Fearless*, qui a connu un succès monstre. Il faut attendre la cinquième plage, la jolie ballade *Dear John*, avant de sentir des effluves de country. Sur certaines pièces, Swift se présente même sous un jour plus « alternatif » à la Avril Lavigne. Somme toute, ses 14 nouvelles chansons sont à la hauteur de ses ambitions : du bon pop-rock accrocheur, réalisé avec des arrangements impeccables, avec des ballades là où il les faut. C'est un peu trop « gentil » à notre goût, mais Swift – qui écrit ses chansons – chante avec force et elle est vraie quand elle parle de ses états d'âme de jeune femme qui vit les aléas de l'université de la vie et de l'amour, que ce soit avec Taylor Lautner (le loup-garou de *Twilight*) ou John « The Player » Mayer.

— Émilie Côté





VOILÀ ! VOTRE SOIRÉE DE TÉLÉVISION

Retrouvez les **grilles télé** d'aujourd'hui et de demain dans le *Voilà !* inséré dans *La Presse* d'aujourd'hui.

Votre guide télé complet sur **CYBERPRESSE.CA/TELE**

ARTS ET SPECTACLES

ENTRACTE

entracte@lapresse.ca

CATHERINE SCHLAGER

SÉPARÉES À LA NAISSANCE

Cette semaine, nous avons sélectionné deux actrices de grand talent qui, à notre sens, se ressemblent drôlement sur ces photos malgré leur différence d'âge. D'abord, la Française Annie Girardot, 79 ans, lauréate de trois Césars (*La pianiste*, *Les misérables*, *Docteur Françoise Gailland*). Ensuite, la Française d'adoption Marie-Josée Croze, 40 ans, gagnante d'un César pour *Les invasions barbares* et du prix d'interprétation à Cannes. Avez-vous réussi à les identifier ? Merci à Pierre Mercure pour la suggestion.



Marie-Josée Croze



Annie Girardot

EN HAUSSE… EN BAISSE

MARTIN FREEMAN

Martin qui ? vous dites-vous. L'acteur Martin Freeman ne restera pas longtemps dans l'anonymat. En effet, le réalisateur Peter Jackson l'a choisi pour incarner le célèbre personnage de Bilbo Baggins dans son prochain film, *Bilbo le Hobbit*, prologue au *Seigneur des anneaux*, qui sera tourné en Nouvelle-Zélande à partir de février prochain. Selon le réalisateur Peter Jackson, l'acteur britannique « serait né pour le rôle ». Martin Freeman a participé au film *Love Actually* et à la série *The Office*.



Martin Freeman

L'INDUSTRIE DU DISQUE AU QUÉBEC

L'avenir n'est pas rose pour l'industrie québécoise du disque. Selon les plus récentes données fournies par l'Institut de la statistique du Québec, les ventes de CD ont chuté de 14,3 % entre janvier et septembre 2010. Par conséquent, GSI Musique a été vendue à Sphère Musique tandis qu'Unidisc Music a fait l'acquisition de Tacca Musique en plus de s'allier avec DEP Distribution. Faible consolation : le numérique fait recette avec une augmentation de 43 % des ventes, ce qui ne compense toutefois pas la baisse des ventes de CD.



ILS, ELLES ONT DIT

« Homme politique canadien qui n'a jamais lu un livre et s'en trouvait fier. »

— Marie Laberge, à *Tout le monde en parle*, donnant sa définition du premier ministre Stephen Harper.

« Haïti, le tsunami, le chili con carne, c'est à cause de moi. »

— Claude, dans *La galère*, s'accusant de tous les maux.

« C'est fou comme on peut ramasser n'importe quel Japonais dans un aéroport pis ne pas s'en rendre compte. »

— Éric, dans *Tout sur moi*, racontant comment il a ramené le mauvais maître de nô.

Éric Bernier dans *Tout sur moi*.

« La palourde est aussi grosse que le Vietnamien qui la tient. »

— Antoine Bertrand, aux *Enfants de la télé*, sur l'histoire de la palourde royale de l'émission *Des kiwis et des hommes*.

« À l'Halloween, je me déguise en jumeaux Dion. »

— Yves P. Pelletier sur Twitter.



LA PHOTO D'HERBY



Tout comme la chanteuse Martine St-Clair, huit vedettes québécoises ont accepté de devenir peintres le temps d'un tableau. De Louise Portal à France D'Amour en passant par Florence K et Michèle Richard, elles exposent leurs œuvres jusqu'au 4 novembre à la boutique BCBG Max Azria de la rue Sainte-Catherine à Montréal. Vous pouvez faire une offre sur votre toile préférée en consultant le site www.breastyourself.ca. Tous les profits amassés iront bien sûr à la Fondation du cancer du sein.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
Présenté par Hydro Québec
COLLABORATEUR DE SAISON BANQUE NATIONALE GROUPE FINANCIER
OSM& PAGANINI
Paganini & Salvatore Accardo
Mardi et jeudi 16 et 18 novembre, 20 h
Sir Roger Norrington, chef d'orchestre
Salvatore Accardo, violon
HAYDN : Symphonie nº 49, « La Passione »
PAGANINI : Concerto pour violon nº 4
ELGAR : *Variations Enigma*
Le grand maître italien du violon éblouit dans Paganini
BILLETS À PARTIR DE 28 $* * taxes et frais de service en sus
JEUX D'ENFANTS À L'OSM
ÉMILIE À LA RESCOUSSE DE L'ORCHESTRE
31 octobre
EN FRANÇAIS À 13 H 30 ET BILINGUE À 15 H 30
DES CONCERTS ALLIANT MUSIQUE ET THÉÂTRE POUR TOUTE LA FAMILLE!
VENEZ FÊTER L'HALLOWEEN, DÉGUISEZ-VOUS !
DEMAIN !
Fondation l'Impériale COLLABORATEUR DE SÉRIE | RioTintoAlcan FIER DE SOUTENIR LE VOLET ÉDUCATIF DE L'OSM.
PARTENAIRES PUBLICS
Loto-Québec appuie fièrement l'OSM.
Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts
DIFFUSEUR OFFICIEL RADIO | TÉLÉVISION | INTERNET
514-842-9951 | osm.ca
LA PRESSE laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112

LES GRANDS BALLETS CANADIENS DE MONTRÉAL
GRADIMIR PANKOV DIRECTEUR ARTISTIQUE
COMÉDIE & IRONIE • POLITIQUE & PASSION • DANSE & THÉÂTRE
D'APRÈS LE GRAND CLASSIQUE DE GEORG BÜCHNER
LÉONCE & LÉNA
DE CHRISTIAN SPUCK
AVEC L'ORCHESTRE DES GRANDS BALLETS
Du 21 OCT. au 6 NOV. 2010
GRANDSBALLETS.COM
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112
COMMANDITAIRE DE SAISON CINÉMAS GUZZO
RADIO | TÉLÉVISION | INTERNET
RBC Fondation®
LA PRESSE cyberpresse.ca
Photo : Regina Brooke, Aoife Ballet Theatre Essen

ARTS ET SPECTACLES THÉÂTRE

À L'AFFICHE



Chante avec moi PHOTO JUSTIN LARAMÉE

CHANTE AVEC MOI
Jusqu'au 6 novembre à Espace libre.

Cette pièce fera jaser à coup sûr. Pendant plus d'une heure, les 50 interprètes de *Chante avec moi* nous martellent la même chanson. Avec toutes ses déclinaisons possibles. Explorant habilement la mécanique du conditionnement. Très intéressant.
— Jean Siag

CONCERTO POUR CLAVECIN ET CHAINSAW
Du 2 au 6 novembre à La Chapelle.

Le comédien Éric Robidoux qualifie sa pièce de « raid artistique ». Spectacle à mi-chemin entre la musique et le théâtre, *Concerto pour clavecin et chainsaw* aborde, entre autres choses, « l'étrangeté captivante de l'animal, de la bête qui est dans l'homme ». On nous confirme d'ailleurs qu'il y aura un cochon vivant sur la scène de La Chapelle.
— Jean Siag



Jeux de massacre PHOTO NICOLAS BOLDUC

JEUX DE MASSACRE
Jusqu'au 13 novembre à la salle Fred-Barry.

La compagnie Bruit public propose une pièce plutôt rare de Ionesco, *Jeux de massacre*. Elle montre les réactions diverses des habitants d'une ville frappée par la propagation d'un virus mortel. Un fléau que certains tenteront d'exploiter à leur profit.

EXÉCUTEUR 14
Du 2 au 13 novembre à l'Usine C.

Onze ans après avoir joué et mis en scène ce texte de l'Égyptien Adel Hakim, le metteur en scène d'origine bulgare Peter Batakliev dirige cette fois Paul Ahmarani dans ce spectacle solo où le survivant d'une guerre civile revit les événements de sa jeunesse, qui le conduisent à prendre les armes.
— Jean Siag

LA CERISAIE
Jusqu'au 4 décembre chez Duceppe.

Une distribution solide de 14 comédiens, un metteur en scène aguerri qui connaît bien l'oeuvre de Tchekhov (Yves Desgagnés), et pourtant, le texte percutant du dramaturge russe fait chou blanc. La scène est-elle trop grande? Les personnages trop distants? Le rythme trop lent? La langue inconstante? Ironiquement, l'ennui et l'inaction des personnages de *La cerisaie* se répercute dans la salle. Dommage.
— Jean Siag

TREIZE À TABLE
Du 2 novembre au 4 décembre

Alain Zouvi fait son entrée au Rideau Vert avec la comédie de boulevard *Treize à table*, du Français Marc-Gilbert Sauvajon. La pièce créée en 1953 raconte l'histoire d'un couple en crise qui reçoit 13 invités à la veille de Noël. Pour éviter qu'il y ait un malheur, l'hôtesse fera tout pour annuler ou ajouter des invités.

THÉRÈSE ET PIERRETTE À L'ÉCOLE DES SAINTS-ANGES

Prison pour femmes

Thérèse, Pierrette, Simone et les autres fillettes, mères et religieuses croisées dans *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* sortent des pages du dur et magnifique roman de Michel Tremblay pour fouler les planches d'un théâtre. Muriel Dutil, Catherine De Léan et Serge Denoncourt évoquent ce passage du livre à la vie.



PHOTO VALÉRIE OUELLET, FOURNIE PAR LE THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

Les trois fillettes à l'orée de l'adolescence de *Thérèse et Pierette à l'école des Saints-Anges* incarnées par Geneviève Schmidt, Catherine de Léan et Marie-Ève Milot.

ALEXANDRE VIGNEAULT

Les frontières ont toujours été floues dans l'univers de Michel Tremblay. Tant de membres de sa nombreuse famille littéraire se sont racontés au théâtre comme dans ses romans – voire au cinéma! – qu'on ne devrait pas s'étonner d'en voir encore sauter la clôture. N'a-t-il pas lui-même adapté pour la scène *Bonbons assortis*, recueil de souvenirs d'enfance publié en 2002, trois ans après sa parution?

Or, cette fois-ci, il a donné son assentiment, mais pas sa contribution. L'écrivain a simplement dirigé Jean-Bernard Hébert, producteur dans la tête duquel l'idée d'adapter *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges* est née, vers un metteur en scène en qui il a confiance: Serge Denoncourt.

« C'est devenu, malgré moi je dirais, un portrait très drôle, mais très dur de la situation des femmes au Québec. » — Serge Denoncourt

« Michel Tremblay a beaucoup écrit pour le théâtre, mais il n'a pas écrit ça au théâtre, c'est-à-dire la vie de petites filles qui vont au couvent dans les années 40 », fait valoir le metteur en scène, qui dit fréquenter l'œuvre de l'illustre écrivain depuis l'âge de 9 ans. Sa feuille de route compte par ailleurs plusieurs Tremblay, dont *Hosanna*, *Messe solennelle pour une pleine lune d'été* et, l'automne dernier, *Fragments de mensonges inutiles* chez Duceppe.

Portrait de société

Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges, c'est d'abord un trio de petites filles – Simone trouve en effet sa place dans le « et » – à l'orée de l'adolescence, confrontées à leurs premiers émois charnels et au régime autoritaire de mère Benoîte des Anges, religieuse qui dirige le couvent. Mais c'est surtout le portrait d'une société hiérarchisée jusqu'à la cruauté dans laquelle les femmes semblent emprisonnées.

Serge Denoncourt, qui signe l'adaptation, n'a gardé que les fillettes, les mères et les religieuses. Et aussi un « loup dans la bergerie »: Gérard Bleau (Sébastien Huberdeau), jeune homme de 25 ans dangereusement attiré par la belle Thérèse (Catherine De Léan)… qui n'a pas encore 12 ans. « C'est devenu, malgré moi je dirais, un portrait très drôle mais très dur de la situation des femmes au Québec », dit le metteur en scène. La drôlerie vient bien sûr du brouhaha autour des préparatifs de la Fête-Dieu et du petit suspense qu'il engendre.

« On parle de façon détournée du pouvoir, estime néanmoins Serge Denoncourt. C'était une époque où les femmes ne pouvaient pas être députée ni ministre. Le seul pouvoir qu'elles avaient, c'était d'être religieuse et chef d'une congrégation. » Ce pouvoir, c'est aussi celui de la beauté et de la séduction, avec lesquels la jeune Thérèse jongle à ses risques et périls.

Catherine De Léan perçoit néanmoins son personnage comme une dépositaire des frustrations de sa mère. « Thérèse hérite de la rage de sa mère, Albertine », juge-t-elle. Si l'actrice se montre totalement consciente de l'ignorance dans laquelle étaient tenues les femmes, au chapitre de la sexualité notamment, elle y trouve néanmoins une certaine poésie.

« Bizarrement, je trouve que ça laisse place à l'imagination, dit-elle. Comme Thérèse ne sait pas ce qu'est faire l'amour, l'imaginer laisse place à la fantaisie. Ça prend des proportions gigantesques. Mais ça, c'est peut-être que j'aime toujours voir le bon côté des choses… »

Face à l'autorité

Muriel Dutil, qui incarne mère Benoîte des Anges (que les fillettes appellent mère Dragon du yâble dans son dos!), voit quant à elle dans ce roman et la pièce qui en est tirée une œuvre qui interroge notre rapport à l'autorité. « Avant, on n'avait rien à redire contre l'autorité religieuse. En ce moment, avec le bâillon imposé par le gouvernement, on n'a rien à redire non plus », constate-t-elle.

Jouer cette mère supérieure froide et méchante jusqu'à la caricature n'a pas été facile à assumer. « Mais j'ai entendu des spectateurs si contents de me haïr que j'ai l'impression de servir de soupape, d'exutoire », se réjouit finalement la comédienne. Elle a même pris comme un compliment les gens qui l'ont parfois huée, au moment du salut, lors des représentations offertes à Gatineau au mois d'août.

Le sentiment d'impuissance que ressentent les personnages de Tremblay face aux autorités religieuses trouve selon elle un écho dans celui qu'on peut ressentir devant les mondes de la politique ou du travail de nos jours. « Face à l'autorité, qu'elle soit religieuse ou autre, on se sent bâillonné. »

***Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, du 5 au 20 novembre au Théâtre Denise-Pelletier.**

CHANTE AVEC MOI

Chiens de Pavlov

JEAN SIAG
CRITIQUE

Voilà une pièce qui fera jaser.

Tout commence par un simple *beat*, qui se répète inlassablement, jusqu'à ce qu'arrivent – des coulisses ou de la salle, un à un ou par grappes – les 50 comédiens-chanteurs-musiciens de *Chante avec moi*. Petits et grands, minces et gros, toute la faune humaine est bien représentée.

Le premier, hésitant, se met au clavier; les autres entrent en scène, quelque peu surpris, sourire aux lèvres, prêts à jouer le jeu; tous se mettent à entonner spontanément ce refrain qui ne nous quittera plus pendant plus d'une heure: « Je chante, oui je chante, pour que tu chantes, avec moi. »

Pendant près de 40 minutes, les 50 interprètes de *Chante avec moi* nous martellent cette chanson (créée de toutes pièces) dans la tête. Avec toutes ses déclinaisons possibles. En chœur, par petits groupes, sopranos, basses, en canon, en dansant, en tapant des mains, etc.

Ce long numéro de chant se termine par l'arrivée d'un invité-surprise, qui entre par les grandes portes de l'arrière-scène et qui en rajoute! Avec ces paroles creuses qui ne riment à rien… « Chanson énigmatique, exotique, diplomatique, sismique, lyrique, érotique », etc. Le tout savamment chorégraphié, bien enrobé avec des percussions, instruments à cordes, à vent…

Olivier Choinière, concepteur de cet étrange spectacle qui nous réduit à notre plus simple expression de « suiveux », fait ici l'éloquente démonstration de son propos. Puisque le public embarque, applaudit, accepte ce ver d'oreille qui s'insinue doucement en lui. Et en redemande! Ce que sa troupe s'empresse de faire, à notre grand dam.

Car après le départ de notre invité-surprise, alors que les membres de cette chorale infernale s'embrassent, se félicitent et se dispersent, on entend de nouveau battre la mesure, cette fois plus rapidement. Tels des automates, les interprètes reprennent le spectacle du début! « Je chante, oui je chante… »

Cette fois, ils sont bien réchauffés, plus à l'aise, mais de moins en moins souriants. Ils obéissent au diktat du *jingle*. Et nous, pauvre public, subissons cette chanson ridicule qui nous est de nouveau balancée. Le rythme continue de s'accélérer, au point où on a l'impression d'assister à un cours d'aérobie…

Mais cet air sympa qu'on entonne presque volontiers au début, d'ailleurs chanté avec cœur et bonhomie, finit par nous envahir. Et à force de s'imposer à nous, on finit par en avoir raz le… Mais c'est trop tard! Nous sommes tous conditionnés à le réentendre. Et eux à le chanter. Tels des chiens de Pavlov.

Olivier Choinière réussit à explorer habilement cette mécanique du consentement en nous offrant une formidable matière à réflexion, où se noie l'individu.

Et le public (quand même bon joueur) tape des mains, tape des pieds, chante ce refrain aliénant et ovationne même la troupe, relayée à la fin par un iPod qui retransmet une partie du spectacle. *C'est comment qu'on freine?* chantait Bashung. On ne sait pas trop comment s'en sortir…

***Chante avec moi*, jusqu'au 6 novembre, à Espace libre.**

FRANÇOIS ARNAUD / *The Borgias*

Dans la peau de César Borgia

Parti depuis juin pour Budapest, en Hongrie, où il tient un des rôles principaux dans la série américaine *The Borgias*, le comédien François Arnaud est heureux de vivre cette expérience unique. Conversation téléphonique sur son rôle de prince de la Renaissance.



PHOTO ROBERT MAILLOUX, ARCHIVES LA PRESSE

François Arnaud a eu le temps de bien se préparer et de beaucoup échanger avec le réalisateur et les scénaristes.

ANDRÉ DUCHESNE

Sur le plateau de la télésérie historique *The Borgias*, le comédien québécois François Arnaud est plutôt bien entouré.

De Jeremy Irons à Colm Feore, en passant par la comédienne Holliday Grainger qu'il qualifie de « formidable » et David Oakes, jeune acteur anglais plein de promesses, sans oublier le réalisateur oscarisé Neil Jordan (*The Crying Game*), Arnaud est à l'aise et heureux. Et puis, n'incarne-t-il pas César Borgia, seigneur italien de la Renaissance et fils de pape qui a inspiré *Le prince de Machiavel* ?

« La vie de la famille Corleone racontée dans le film *Le parrain* est inspirée de celle des Borgias, rappelle aussi le comédien joint au téléphone à Budapest, où la série américaine est tournée. Mon personnage de César Borgia est l'équivalent de celui de Michael Corleone (Al Pacino). »

« Nous avons accès à cinq studios pour le tournage des scènes intérieures et un grand terrain pour les scènes extérieures. C'est une grosse équipe. Chaque jour, entre 100 et 600 personnes sont sur le plateau. »

Jusqu'à Noël, Arnaud incarnera encore le personnage de Théo dans la télésérie *Yamaska* présentée à TVA. Mais, comme l'annonçait *La Presse* le 1er juin dernier, son embauche pour le tournage de *The Borgias* l'a forcé à quitter la production québécoise. À compter de janvier, c'est Guillaume Perreault qui deviendra Théo.

À Budapest, Arnaud est plongé dans un univers totalement différent de celui de *Yamaska*. Il n'est plus en 2010 à Granby, mais en 1492 à Rome. En cette année de la découverte de l'Amérique, Rodrigo Borgia (Jeremy Irons) est élu pape et devient Alexandre VI.

« Rodrigo est le chef du clan Borgia, résume le comédien. Dans le premier épisode, il accède à la papauté. Moi, je suis son fils aîné, celui qui lui ressemble le plus. Mon père veut me faire grimper dans la hiérarchie de l'église. Il veut faire de moi un cardinal alors que je veux devenir le chef des armées, un poste destiné à mon frère Juan (David Oakes). »

La télésérie sera présentée au début du mois d'avril 2011 sur la chaîne américaine Showtime. Au Canada, on pourra la suivre pratiquement en même temps sur Bravo! et CTV.

Sur le plateau comme à l'écran

La production est immense, raconte François Arnaud. « Les décors sont superbes, dit-il. Nous avons accès à cinq studios pour le tournage des scènes intérieures et un grand terrain pour les scènes extérieures avec les rues de Rome, la façade du Vatican, etc. C'est une grosse équipe. Chaque jour, de 100 à 600 personnes sont sur le plateau. »

Le rythme d'enregistrement est bon, les comédiens ont le temps de bien se préparer et ont la possibilité de beaucoup échanger avec le réalisateur et les scénaristes. « En fait, on attend cela de moi, dit Arnaud. Nous avons le temps et la possibilité de discuter. Mais lorsque vient le temps de tourner, il faut être à la hauteur. »

Il dit que l'acteur Jeremy Irons (*Kafka, Fatale, L'homme au masque de fer*) est « cool avec moi », d'autant plus que dans la vraie vie, Irons a un fils de l'âge du comédien. Si la chimie est bonne, Arnaud avoue avoir été intimidé au début.

« Je m'en suis voulu. J'ai eu le sentiment d'avoir perdu un temps précieux, mais en fait, dans la télésérie, César prend de l'assurance. Il s'affirme de plus en plus face à son père. Il y avait donc un parallèle avec ce qui se passait entre moi et Jeremy », dit-il.

Ce séjour européen lui a permis d'apprendre à se battre à l'épée et faire de l'équitation ! « Et puis, je reste au centre de Budapest, une ville magnifique, dit-il en évoquant les lumières nocturnes sur le Danube. Les gens sont gentils. J'apprends quelques mots de hongrois, mais c'est une langue difficile. »

Le tournage de la première saison se termine bientôt. Arnaud reviendra à Montréal au début du mois de décembre. Le 14 décembre, on pourra le voir avec Céline Bonnier dans une lecture publique d'un texte de Michel Marc Bouchard à la Grande Bibliothèque. En avril, il devrait participer au tournage d'un film indépendant intitulé *Je voudrais me déposer la tête*, tiré du roman de Jonathan Harnois et réalisé par Hélène Bélanger-Martin.

Le tournage de *The Borgias* pourrait se prolonger quelques saisons. Le cas échéant, Arnaud serait à l'étranger six mois par année. « Mais le Québec et Montréal, cela reste mon chez-moi, dit-il. Je suis ouvert aux propositions ! »







ARTS ET SPECTACLES **TÉLÉVISION**

Le dimanche crépite, le jeudi s'effrite



HUGO DUMAS
CHRONIQUE

Avant l'invasion des galas de *Star Académie*, des messes arrosées de *Tout le monde en parle* et des soirées d'élimination de *Loft Story*, nos dimanches étaient certes beaux, mais bien tranquilles et ronflants au petit écran.

Au temps de *La petite vie*, d'*Entre chien et loup*, *Des dames de cœur* ou de *4 et demi*, les Québécois consommaient massivement leur télé le lundi soir, lieu de convergence des fictions les plus dévorées. Plus maintenant. La grosse soirée de télé depuis 2003, c'est le dimanche, encore et toujours. « *Le banquier*, *Tout le monde en parle* et *Occupation double* se classent systématiquement dans le top 5 des émissions les plus regardées de la semaine », analyse la vice-présidente et directrice de Cossette Média, Francine Marcotte.

Déclassé par Julie, Jimmy et Guy, le lundi se classe au deuxième rang des périodes de plus grande affluence devant le plasma québécois. « Les gens sont plus disponibles le lundi. Il y a *Les Parent*, *Occupation double*, *L'auberge du chien noir*, les deux téléromans de TVA (*Yamaska* et *Toute la vérité*) et *La galère*. Une fois le lundi passé, l'écoute décline d'environ 10 % à 15 % par jour jusqu'au samedi », ajoute Francine Marcotte.

Aux États-Unis, c'est l'institution du jeudi soir télévisuel qui s'écroule. Ce qui a jadis été *must see TV* avec *Seinfeld*, *ER* et *Friends* sur NBC, avec *Grey's Anatomy* sur ABC ou avec *Crime Scene Investigation* (CSI) sur CBS perd des plumes comme un petit poulet en passe de devenir un sandwich coup double chez PFK.

Le jeudi soir est, depuis 2007, la troisième soirée en importance en matière de volume d'écoute chez les téléphages de New York à Los Angeles, se classant derrière le dimanche et le lundi. Mais cette saison, gros choc, le jeudi américain se fait écrabouiller par le mardi et le mercredi, surtout dans la tranche convoitée des 18 à 49 ans.

Selon le *Wall Street Journal*, cette dégringolade aux audimètres pourrait se traduire par des pertes astronomiques en revenus publicitaires. Car les annonceurs adorent s'afficher les jeudis soirs à la télé américaine pour chatouiller les instincts de consommateur des téléspectateurs, qui planifient leur week-end de sorties ou de *shopping*. Voilà pourquoi les campagnes de films inondent les ondes du jeudi, tout comme les promotions de grandes boutiques qui concoctent des liquidations monstres pour trois jours seulement.

« Historiquement, les jeudis, vendredis et samedis ont été des soirées assez ordinaires pour la publicité au Québec. Beaucoup de gens magasinent, sortent au resto ou invitent des amis à souper. Ils regardent moins la télé », remarque le vice-président médias chez Touché ! PHD, Jean-Pierre Giroux.

Le jeudi soir a repris ses lettres de noblesse en 1990 quand Radio-Canada y a logé à 20 h ses *Filles de Caleb*, un des plus grands succès de la télé québécoise. Une décision audacieuse, qui a été ultrapayante. Depuis, les chaînes savent que si elles tiennent une émission de grande qualité entre leurs mains, les téléspectateurs la suivront même le jeudi. *Fortier* enquêtait le jeudi soir. C'est aussi un jeudi que TVA a choisi pour diffuser son interview « exclusive » avec Céline Dion, toujours menée par Julie Snyder. Des fidèles au poste, il y en a eu.

Et dites-vous que s'il y a de l'audience, il y a des annonceurs qui rôdent. Parlant de publicités, celles de la nouvelle voiture Cruze de Chevrolet, rythmée par la chanson *Tightrope* de Janelle Monae, nous rattrapent partout, partout, même pendant les pauses d'*Occupation double*, une téléréalité pourtant commanditée à fond la caisse par Mazda, un féroce compétiteur.

Normalement, quand une épicerie, une pharmacie, un constructeur automobile ou une société de téléphonie accole son nom au générique d'ouverture d'une émission, c'est – en partie – pour s'assurer qu'aucun de ses concurrents ne puisse se faufiler dans les pauses de ladite émission. Par exemple, entre deux blocs de la comédie *Les Parent*, qui a bouclé une association avec Uniprix, vous ne verrez jamais de réclames de Jean Coutu ou de Pharmaprix.

Alors comment la Cruze a-t-elle pu rouler pendant les trois minutes de répit de Judith et Terry d'*Occupation double* ? Selon l'agence Cossette, la protection anticompétition a uniquement été levée pendant la dernière demi-heure de la téléréalité de TVA. Donc, la Cruze a obtenu le feu vert pour se stationner juste à côté de la Mazda2. Un coup de volant bien placé.

Depuis « Les filles de Caleb », les chaînes savent que si elles tiennent une émission de grande qualité entre leurs mains, les téléspectateurs la suivront même le jeudi.

Je lévite

Avec les pubs de Vidéotron. De l'autodérision, beaucoup d'humour et une sympathique mamie qui rigole en raison d'une grenouille qui joue de l'harmonica, ça fait sourire. Et c'est tout ce qu'on demande par ces temps de grisaille.

Je l'évite

Les nouvelles pubs de lait. Sérieusement, vous trouvez ça « réconfortant » de chantonner avec une marionnette taillée dans un vieux bas de laine alors que vous êtes coincés dans la circulation ? Agaçant, oui. Énervant, ça aussi. Mais réconfortant ? Pas vraiment.

Pour joindre notre chroniqueur : **hdumas@lapresse.ca**

SÉRIE DVD

Glee — *The Complete First Season*

SONIA SARFATI

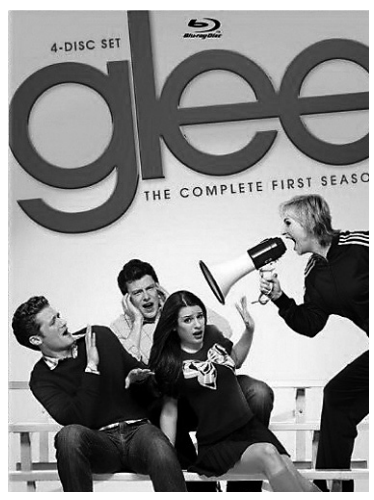
Série *feel good* par excellence, *Glee* n'a qu'un défaut : sa mise en marché. Il y a les CD, qui se multiplient au fil des émissions spéciales et des concepts (*The Power of Madonna*, *The Rocky Horror Glee Show*, *Glee Karaoke*, *Jump : songs inspired by Glee*…). Et il y a le cas DVD : au lieu de mettre en vente l'intégralité de la première saison, un premier coffret appelé *Road to Sectionals* (13 épisodes en anglais, avec sous-titres anglais ou français) a d'abord été lancé, suivi d'un deuxième, *Road to Regionals* (neuf épisodes, en anglais avec sous-titres anglais ou français), lancé en même temps que *The Complete First Season*. Le public cible étant (très) jeune, il y a quelque chose d'agaçant dans cette manière de faire.

Mais bon, *Glee*, c'est très bon. Et la deuxième partie de cette première saison propose un feu d'artifice en matière de chorégraphies, costumes et chansons. Bref, des numéros auxquels il est impossible de résister. De ceux que l'on veut voir et revoir. Bien sûr, le spécial *The Power of Madonna*, en particulier la version de *Vogue* qu'offre Sue Sylvester (formidablissime Jane Lynch). Mais aussi le duel vocal entre Will Schuester et Bryan Ryan (Matthew Morrison et Neil Patrick Harris) sur *Dream On* ; cet hilarant summum de mauvais goût qu'est *Run Joey Run* ; l'exploration de l'univers de Lady Gaga dans l'épisode *Theatricality* qui culmine avec *Bad Romance* ; et le combo final, où les membres d'une des deux chorales rivales courent dans les couloirs d'un hôpital tandis que les autres donnent sur scène une version stupéfiante de *Bohemian Rapsody*. Oh mama mia, mama mia…

D'ailleurs, un des suppléments du coffret s'attarde sur la réaction des chorégraphes et interprètes quand ils ont appris qu'ils avaient cette œuvre culte à se mettre dans le corps et en bouche.

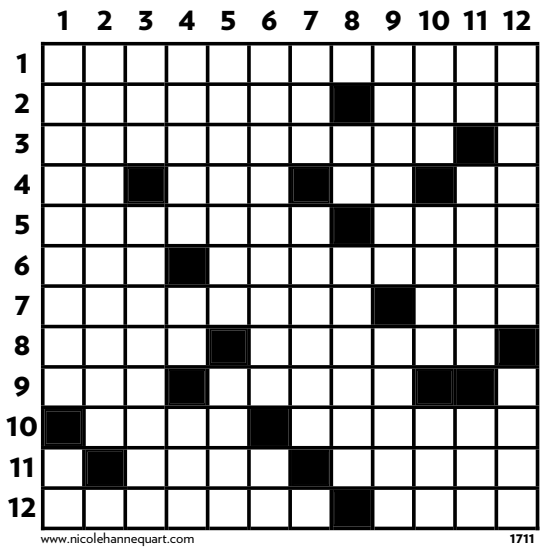
Bref, cette deuxième partie de la première saison nous ramène à McKinley High où nos *losers* préférés sont maintenant des gagnants. Enfin, dans leur tête. Peut-être moins sur l'échiquier qu'est l'école. Avec Sue qui continue à mettre des bâtons dans les roues de Will. Lequel est aux prises avec un divorce difficile et un amour émergent pas évident. Et puis, un nouvel homme se pointe dans la vie de Rachel – qui ferme les yeux sur le fait qu'il soit la vedette de la chorale rivale ; une grossesse se poursuit, une idylle « parentale » naît, quelques triangles amoureux explosent, etc.

Le tout, en chantant et en dansant. Et en faisant chanter et danser. Peut-on demander mieux ?



GLEE — THE COMPLETE FIRST SEASON
CRÉÉE PAR RYAN MURPHY, BRAD FALCHUK, IAN BRENNAN. AVEC MATTHEW MORRISON, LEA MICHELE, JANE LYNCH, CHRIS COLFER.
★★★ ½

MOTS CROISÉS **DES ARTS**



www.nicolehannequart.com 1711

HORIZONTALEMENT

1 Roman policier de Louise Penny.
2 Maxime Roussy en est l'auteur *Le blogue de …* – Mesuré.
3 Pression.
4 Mantra – Prénom du chanteur Bigras – Devant House – Initiales de l'acteur Lhermitte.
5 Opposées à d'autres pour disputer d'un avantage – Cheminée.
6 Peuple du Togo – Action d'instituer.
7 Action d'ajouter du tanin à un vin – Couche.
8 Il a le rôle-titre dans *Babine* – Simplicité.
9 Allez, en latin – Étendit ses membres (v. pr.).
10 Partie d'un bikini – Personnage de la Genèse.
11 Bien au contraire (… de là) – Homme de main.
12 Précipiter – Crochet.

VERTICALEMENT

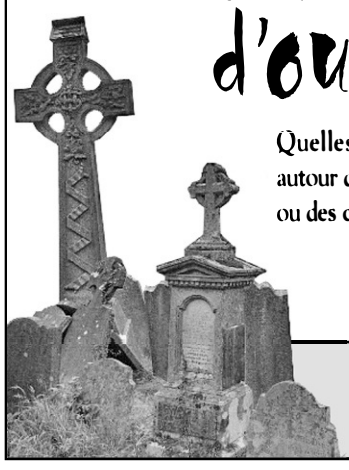
1 Film de Andy Fickman – Initiales de la comédienne Pasquier, que l'on pourra voir dans *Le dieu du carnage*, au TNM.
2 Elle joue dans *Vous allez rencontrer un beau et sombre inconnu*.
3 Petite entreprise – Se dit d'une faute sans gravité.
4 Perça de coups – Initiales du compositeur de *Petrouchka* – Île de Grèce.
5 Temps d'arrêt – Mèches de cheveux.
6 Qui exige des déplacements – Qui a vu le jour.
7 Tout d'un coup – *Microclimat* est le titre d'un de ses albums.
8 De même – Leurs branches sont étalées horizontalement en plans superposés.
9 Un des cinq sens – Pièce satirique.
10 Terme de philosophie – Déclencher soudainement dans l'esprit les mécanismes de la mémoire (faire …) – Rigoles.
11 Traditions – Film de Wolfgang Petersen – Métaux précieux.
12 Soumettent à un certain ordre – Élaboration originale de la pensée, dans le domaine artistique.

SOLUTION de la semaine dernière

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	T	R	E	I	Z	E	A	T	A	B	L	E
2	R	I	L	L	E	T	T	E	S	■	A	C
3	O	R	I	E	N	T	E	■	P	A	U	L
4	M	E	S	S	■	E	L	B	E	■	R	U
5	P	■	E	■	B	R	E	E	■	S	A	S
6	E	M	■	B	O	B	■	A	I	N	S	I
7	R	A	L	E	M	E	N	T	S	■	I	E
8	■	M	A	T	E	E	■	R	O	G	E	R
9	A	M	I	E	■	K	R	I	L	L	■	S
10	P	U	S	■	M	■	O	C	E	A	N	■
11	I	T	S	■	A	N	T	E	■	C	O	P
12	C	H	A	R	L	E	S	■	R	E	M	Y

www.nicolehannequart.com 1710

MAISON SAINT-GABRIEL
Musée et site historique
Mémoires d'outre-tombe
Le samedi 30 octobre à 19 h 30



Quelles sont ces silhouettes qui se profilent autour de la Maison Saint-Gabriel? Des fantômes ou des conteurs? Leurs récits vous surprendront!
Droits d'entrée : 12,00 $
Réservations : 514 935-8136
2146, place Dublin, Pointe-Saint-Charles
Renseignements : 514 935-8136
www.maisonsaint-gabriel.qc.ca

CÉLÉBRITÉS…



LAURETTE RIENDEAU ET RENÉ LANDREVILLE

FÉLICITATIONS POUR VOTRE 70e ANNIVERSAIRE DE MARIAGE!

De Muriel (Michel Limoges), Francine (Yvon Boudreau), leurs 5 petits-enfants et 12 arrière-petits-enfants



MONIC VAILLANCOURT ET MICHEL FORTIER

Michoux, 30 ans bientôt que tu partages ma vie, notre vie, et en décembre prochain, 25 ans de mariage, que de choses à fêter en 2010.
Merci mon chéri d'amour, l'amour de ta vie, comme tu te plais de me répéter tout le temps, ta Monic.

Vous avez un événement à célébrer ?
Soulignez-le ! tous les samedis dans LA PRESSE
Pour informations et tarifs
514 987-VENDU (8363)
1 866 987-VENDU (8363)
celebrites@lapresse.ca

PLACE DES ARTS JUNIOR

Initiation à la musique classique

Demain, jour de l'Halloween, la Place des Arts invite les jeunes spectateurs à se costumer pour assister au spectacle *Émilie à la rescousse de l'orchestre*, production du théâtre Platypus d'Ottawa, une initiation spectaculaire à la musique classique présentée avec l'Orchestre symphonique de Montréal.



PHOTO FOURNIE PAR LA PDA

Magie et frissons sont au rendez-vous pendant le spectacle *Émilie à la rescousse de l'orchestre*.

MARIE-CLAUDE GIRARD

Au début du concert, tout baigne dans l'huile. L'orchestre dirigé par Nathan Brock joue *L'hymne à la joie* de Beethoven. Émilie émerge du public et monte sur scène pour danser avec les « esprits » de la musique.

Tout à coup, la cacophonie s'installe. Un monstre apparaît et vole la musique. Avec l'aide des spectateurs et de l'orchestre, la petite Émilie doit reconstruire la musique en apprenant le rythme, la mélodie et l'harmonie.

À quoi s'attendre ? À beaucoup de couleurs, des costumes impressionnants, de la magie, de la musique éblouissante et aussi quelques frissons parce que la musique est un brin apeurante, surtout quand le monstre fait son apparition, explique le directeur artistique et cofondateur de la compagnie, Peter Duschenes. Le spectacle est conçu pour les 5 à 12 ans. Vaut mieux laisser les plus petits à la maison, prévient-il.

Le théâtre Platypus se spécialise dans les spectacles musicaux. Son nom, ornithorynque dans la langue de Shakespeare, est à l'image de sa vocation. « L'ornithorynque est un animal difficile à définir. Il habite sur terre et dans l'eau. Notre compagnie travaille en éducation, mais fait aussi du divertissement pour enfants, elle combine théâtre et musique », explique M. Duschenes.

Fondé il y a une vingtaine d'années par Peter et Michael Duschenes, la compagnie a démarré justement avec le spectacle *Émilie à la rescousse de l'orchestre*. Peter a une formation en théâtre. Son frère venait plutôt du monde de la musique. Ils ont grandi à Montréal dans un univers très musical. Leur père, le flûtiste et chef d'orchestre Mario Duschenes, a dirigé longtemps les matinées scolaires pour enfants.

Outre le célèbre *Hymne à la joie* de la neuvième Symphonie de Beethoven, les enfants entendront notamment des extraits de sa sixième Symphonie, de *Casse-Noisette* de Tchaikovsky, de l'ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini, du *Canon* de Pachelbel, de *Peer Gynt* de Grieg ou de la *Danse slave* nº1. op. #46 d'Antonin Dvorak. De même qu'un *Chaos organisé* signé Duschenes.

PDA junior

La nouvelle saison de la petite Place des Arts junior est déjà bien entamée. Le prochain spectacle, le 7 novembre, propose une incursion dans une musique maghrébine aux accents québécois avec *Ma cabane à souk*. Karim et le groupe Syncop font découvrir aux 3 ans et plus une drôle de guitare, l'oud, et un « tambour magique », la darbouka.

Le dimanche suivant, place à la danse avec *Variations mécaniques*, une coproduction franco-québécoise présentée par le Festival Escapades, la Maison des Arts de Créteil et la troupe Le fils d'Adrien danse, d'Harold Rhéaume. Pour les 5 ans et plus.

Du 15 au 28 novembre, le festival Les Coups de théâtre proposent de nombreux spectacles de théâtre, danse et musique notamment au Théâtre Maisonneuve et à la 5e Salle de la Place des Arts. On y présente, entre autres, *Clip*, spectacle de clown du Centre de recherche en art clownesque, le 21 novembre (4 ans et plus), et *Prière de ne pas déranger*, du Théâtre du Gros Mécano, le 25 novembre. Un jeune inventeur qui a perdu sa mère veut faire homologuer le Globophone, appareil reproduisant tous les bruits de la terre. Pour les 6 ans et plus.

Puis, les trois premiers dimanches de décembre, on se prépare aux Fêtes en assistant au *Petit Noël de Québec Issime*, une version pour les 3 à 10 ans de la comédie musicale *Décembre*. Et bien sûr, du 11 au 30 décembre, on accompagne la petite Clara et son Casse-Noisette au Royaume des friandises. Les Grands Ballets canadiens de Montréal restent fidèles à la chorégraphie de Fernand Nault du ballet de Tchaïkovski, plaisir indémodable pour petits et grands.

***Émilie à la rescousse de l'orchestre*, salle Maisonneuve de la Place des Arts, demain à 13 h 30 (français) et à 15 h 30 (bilingue).**



ARTS ET SPECTACLES **LECTURES**

Guantánamo, le purgatoire



CHANTAL GUY
SIGNET

Il y a des attachées de presse qui ont du flair. Le jour même où Omar Khadr plaidait coupable face à ses juges, j'ai reçu *Guantánamo* de Frank Smith.

Étrange petit livre, publié le printemps dernier au Seuil. Frank Smith est coordonnateur à l'Atelier de création radiophonique de France Culture. En 2006, lorsque le Pentagone a été obligé de rendre publiques les transcriptions des interrogatoires de prisonniers à Guantánamo, en vertu du droit à la liberté d'information, Smith s'est emparé de ces documents. Il a transformé ces 317 procès-verbaux en un livre de fiction, dans lequel les voix anonymes des interrogateurs et des interrogés sont mêlées. Mais tout est inspiré de ce matériel brut.

Répétitions lancinantes des mêmes questions qui perdraient n'importe qui. Toujours les mêmes réponses, en fait: je ne sais pas pourquoi je suis ici, je suis innocent, il y a erreur, s'il vous plaît, laissez-moi rentrer chez moi. Un dialogue de sourds. Un choc des cultures aussi.

Plusieurs immigrants sans passeports lorsqu'ils ont été capturés. Souvent des hommes pauvres. Jardinier. Charpentier. Vendeur de moutons. Coincés dans un pays en guerre, dans la complexité géopolitique de ce coin chaud du monde. Raflés dans un désir aveugle de vengeance. « Les légumes, c'est tout ce que je connais », dit l'un. « Je ne sais pas ce que c'est un appareil-photo », répond un autre, accusé d'avoir pris des clichés pour le compte des terroristes. « Les Américains m'ont battu si violemment que j'ai peur de ne plus fonctionner sexuellement. Au point que je ne sais pas si je serai encore capable de faire l'amour à ma femme. »

« Je suis une petite personne », clame un interrogé, sans que cette humilité ne touche quelqu'un. On doit se sentir encore plus petit dans ce monstrueux engrenage kafkaïen qui broie les existences. L'anonymat utilisé par Smith ramène ces voix à leur plus simple expression: ce sont des hommes qui parlent. Simplement des êtres humains, tombés dans un gouffre absurde et cauchemardesque. À cette lecture, on est plongé dans un purgatoire, sans savoir au juste ce qu'on tente d'expier. Aucun sensationnalisme dans le livre de Frank Smith, pas de jugements, que des dialogues et des descriptions de dialogues qui ne débouchent sur aucune révélation fracassante, mais aussi aucun espoir de liberté.

Du vide de Ground Zero est né ce trou abject qu'est Guantánamo. C'est l'existence même de cette prison, où tout se déroule à l'abri des regards et des lois internationales, qui est le véritable scandale de notre époque, le cadavre dans notre placard qui ne cesse de pourrir l'atmosphère. Dès le début, cela a suscité l'ahurissement de quiconque croit à la démocratie et aux droits de la personne. Le scandale, c'est de voir que Guantánamo existe toujours neuf ans plus tard, qu'elle enfante en plus de monstrueuses parodies de justice. Car rien de bon ne peut sortir de Guantánamo, puisque sa création même fausse tout le reste. Le cauchemar, c'est de voir aujourd'hui surgir le visage d'un homme costaud de 24 ans dans les dessins de son procès, et d'avoir toujours en tête cette photo du garçon de 15 ans qu'il était lorsqu'on l'a incarcéré. Il est sûrement plus facile de condamner un homme qu'un adolescent, il fallait juste attendre huit ans, il a de la barbe et non plus quelques poils au menton, il a enfin la tête de l'emploi. Le temps passe, il y a toujours des interrogateurs et des interrogés, mais une seule question reste en suspens: pourquoi Guantánamo? Un jour, il faudra peut-être y répondre, et les interrogés seront devenus les interrogateurs.

L'anonymat utilisé par Smith ramène ces voix à leur plus simple expression: ce sont des hommes qui parlent. Simplement des êtres humains, tombés dans un gouffre absurde et cauchemardesque.

Pour joindre notre journaliste:
guy@lapresse.ca

DAVID HOMEL

Dangereuse tranquillité

Sept ans après *L'analyste*, puissant roman sur les séquelles de la guerre en ex-Yougoslavie, David Homel est de retour avec *Le droit chemin*, roman en apparence plus léger qui se passe à Montréal – une première pour l'auteur qui vit ici depuis plus de 20 ans. Mais cette histoire sur la tranquillité et l'intranquillité ne pouvait pas prendre place ailleurs.



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

David Homel passe du spectaculaire à l'intime dans *Le droit chemin*, qui raconte avec humour et finesse la crise de la cinquantaine d'un prof de littérature française dans une université anglophone de Montréal.

JOSÉE LAPOINTE

Lorsque David Homel s'est installé à Montréal, il a été horrifié de voir qu'à la nuit tombée, les gens ne fermaient pas leurs rideaux. « Je ne ferais jamais ça, même maintenant! » Mais pour le romancier originaire de Chicago, c'était aussi un bon signe: cette tranquille assurance d'être en sécurité lui a fait conclure que c'était la ville où il devait vivre.

Dans une scène de son plus récent roman intitulé *Le droit chemin*, son héros Ben Allan, quinquagénaire en pleine tourmente existentielle, arpente justement les rues de Montréal en observant la vie des autres par leur fenêtre. C'est que l'auteur et traducteur – notamment de Dany Laferrière, Robert Lalonde et Monique Proulx – vient de faire un grand saut avec ce roman intime et méditatif. David Homel a toujours écrit des histoires épiques et violentes, des fresques portées par l'action qui chevauchent les continents et les grands conflits. Des trames auxquelles Montréal, ville sans grand drame, ne se prêtait pas… jusqu'à aujourd'hui avec ce sixième roman, le premier à se dérouler dans la métropole québécoise.

« Mon héros vit bien, il a une maison, pas de problème d'argent, il n'est pas menacé par un système social ou politique. En fait, sa seule menace est… le manque de menace. » En pleine crise de la cinquantaine, le professeur de littérature, marié et père d'un ado, cherche à tromper son ennui – il a d'ailleurs écrit un essai sur la dromomanie, l'équivalent masculin de l'hystérie, une (vraie) pathologie qui, au XIX^{e} siècle, poussait les hommes à fuir. Belle métaphore.

On s'attend alors à ce que Ben Allan vive une aventure banale avec une jeune femme, mais il trouvera plutôt sur son chemin une artiste un peu dérangée, un galeriste ratoureux et un psychiatre mégalomane. Et il n'aura pas l'aventure sexuelle attendue. « Ce qui le bouleverse encore davantage », estime David Homel, qui s'est amusé à éviter les clichés du genre. La femme de Ben, d'ailleurs, demeure la figure la plus mystérieuse du livre. Laura, qui fait de l'art thérapeutique, est une énigme que son mari devra bien finir par résoudre, surtout que, comme lui, elle commence à souffrir à sa manière le deuil de sa femme, sont sûrement les passages les plus touchants. C'est David Homel qui le dit. « Sans avoir l'air prétentieux, je crois que ce sont les pages les plus senties. » Mais il n'en a fait le constat qu'une fois le livre terminé, livre qui raconte en somme la vieillesse non vécue de son père, mort il y a 10 ans. « Comprendre le vide, le deuil, c'est quelque chose que je ne maîtrise pas. Dans dans un sujet qui, visiblement, le touche beaucoup. Ce n'est pas pour rien s'il a mis autant de temps à écrire *Le droit chemin*, commencé peu après la sortie de *L'analyste*, en 2003. « J'ai écrit deux romans jeunesse avec Marie-Ginette Gay et réalisé un documentaire tout en travaillant sur *Le droit chemin* », souligne-t-il pour montrer qu'il n'a pas chômé pendant sept ans… Mais écrire un roman dans lequel « il n'y a pas d'intrigue » lui a donné du fil à retordre. « Parler du quotidien, de la vie de famille, des relations humaines et souder tout ça n'est pas facile. J'ai mis du temps à comprendre de quoi je voulais parler, et comment. »

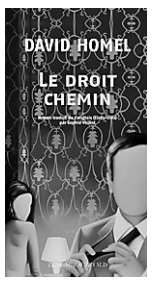
« Parler du quotidien, de la vie de famille, des relations humaines et souder tout ça n'est pas facile. J'ai mis du temps à comprendre de quoi je voulais parler, et comment. »

Une méditation qui a porté ses fruits puisque le parcours de Ben Allan est tout sauf ennuyant, porté par l'humour ironique typique de l'auteur – il faut lire la scène où le vieux Morris apostrophe un groupe de juifs hassidiques dans une rue d'Outremont en les accusant de dénaturer leur religion. « Je ne sais pas s'ils trouvent ça drôle, mais moi, beaucoup! » Le tout pimenté de réflexions sur l'art, le monde universitaire, la folie de tranquillité. « Elle occupe un espace honorable dans le livre. Elle n'est pas un objet comme dans ceux de Philip Roth, par exemple. »

Même s'il parle de famille et des effets du temps sur le couple, c'est la relation père-fils qui forme le nœud du *Droit chemin*. Les rencontres entre Ben et son père Morris, entré récemment dans une maison de retraite et faisant notre société, le deuil est vu comme quelque chose à surmonter. Mais c'est une grave erreur. On ne se défait pas de la douleur, c'est une couche qui s'ajoute à notre vie pour toujours. »

Ce manque qui est au cœur du roman, il a fini par l'admettre – même en entrevue, il prend du temps avant d'y arriver, se départissant un instant de son humour pour plonger et les relations d'aide: tout le monde tente de trouver la clé à son problème, du fils qui participe à un groupe de soutien pour accros à la télé, au grand-père qui combat sa culpabilité avec un balai. « Les thérapies, c'est comme un buffet chinois », rigole-t-il.

En fait, David Homel a tellement ramé sur l'écriture du *Droit chemin* qu'il a commencé un autre roman en même temps – ce qu'il ne recommande à personne. Ses bases sont donc déjà bien établies et il y racontera la jeunesse (fictive) de sa mère à Chicago dans les années 20. Même si la toile de fond sera historique, il s'approche encore de l'intimité, la sienne en tout cas. « En vieillissant, j'ai peut-être moins besoin d'être spectaculaire. »



Le droit chemin
David Homel
Traduit par Sophie Voillot
Leméac/Actes Sud, 408 pages